

Le Commandant Gardedieu

George Garnir

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

(Extrait du journal de Gédéon Gardedieu.)

Mons, 15 juin 19… — Le hall de la station du chemin de fer, à Mons, impressionne, la nuit, par sa vastitude. Les ténèbres et le silence montent vers ses hauts vitrages cintrés, s'y accumulent et les emplissent. À peine si, à ras du sol, une demi-douzaine de feux piquent l'obscurité, sans éclairer — comme des cierges. Or, voici qu'à la minute précise fixée par les destins et l'Indicateur des chemins de fer, des ombres surgissent ; les unes, avec des valises, émergent des souterrains ouvrant sur les quais ; d'autres, en bourgeron, courent en balançant à bout de bras une lanterne. Une main mystérieuse a tourné quelque part un commutateur : des feux multipliés chassent la nuit. Un bruit de chose qui roule, tumultueuse et trépidante, fer sur fer, se rapproche, grandit… et, brusquement, l'express de Paris (il est 10 h. du soir) entre en tempête : les freins coincent les roues ; le moteur, qui haletait, arrête, d'un brusque effort, les saccades de son cœur, des portières battent ; le cri « Mons !… Mons ! » est poussé par le garde-convoi qui se dérouille rapidement les jambes le long des marchepieds.

Mais déjà le train a jeté sur le quai voyageurs et bagages ; le voilà qui repart en vitesse, fonçant dans le noir, laissant derrière lui, reflétée par le miroir falot des rails parallèles, la rouge traînée de son fanal.

Dans la gare, les voyageurs débarqués disparaissent par les trappes des passages souterrains et on dirait que leurs pas

s'étouffent dans des cryptes…

La même main invisible éteint les lumières et la gare retombe à son vaste silence. Mons, ville de couche-tôt, Mons un instant tirée de son premier sommeil, se retourne sur le côté et, tandis que décroît le roulement du train dans la plaine de Nimy, se rendort. La vie a passé : bonne nuit, Mons !

Le spectacle du passage du train de Paris fait partie du programme des distractions montoises ; on peut, quand les attractions chôment (chose qui arrive tout de même quelquefois), commencer sa partie de cartes après le souper, à la Main Bleue ou à la Fleur de Blé et la finir à temps pour assister au passage du train. Ce n'est pas gai, gai, gai, mais il faut se contenter de ce qu'on a.

J'ai compris une fois de plus, en rentrant, la nuit d'hier, de mon voyage dans le Midi, que le train qui vient secouer ainsi notre sommeil provincial a quelque chose de symbolique — mais, avant de philosopher, mettons notre journal au courant.

***

C'est un homme nouveau que le rapide a ramené à Mons, un homme édifié pour toujours sur des choses qui, jusque là, avaient été pour lui obscures. Je la connais, maintenant, « la terre d'élection », « la terre du miracle » sur le compte de laquelle les poètes de là-bas nous ont tant abusés ! Je la connais pour avoir étudié le type de Tartarin dans ses concitoyens, ce bon et néfaste Tartarin qui aurait fini par faire « tourner à sots » tous les Montois par son don d'imposture, si ma lettre pressante ne l'avait décidé à quitter notre ville de Mons.

Chose heureuse : à mesure que le train approchait de la Belgique, je me sentais allégé, réconforté, épuré : c'était un autre air, un air salubre, un air familial, que je respirais, loin, enfin, de ces paysages chromos de la Côte d'Azur, de ces sites artificiels, de ces flots trop bleus ! Je revenais à la Vérité. Ayant moralement la gueule de bois (si j'ose dire) je rebuvais à longs traits à la source claire où la soif des ancêtres s'abreuva de tout temps.

Et pourtant, un malaise me pesait sur l'estomac comme un pain de munition. Assurément ce pauvre Tartarin était devenu le fléau de mes concitoyens, mais ma lettre, ma lettre qui l'exilait de Mons, n'avait-elle pas été trop sévère ? N'avais-je pas abusé de son amitié et de mon autorité ? Entre nous — entre moi, si vous voulez — n'est-ce pas à sa fameuse conférence que je dois mes galons de commandant ? Je ne pouvais donc m'empêcher de l'admirer d'avoir, sans une plainte, comme en service commandé, accepté l'ostracisme… Il avait dû chanter, tel le duc de Parthenay, en quittant ce Mons qu'il aimait tant :

Je t'aime, entends-tu, je t'adore…
Et c'est pour ça que je m'en vais.

Et une image m'obsédait : mon imagination me le représentait brouettant ses deux malles vers l'inconnu, suivi d'Aimé Bouton qui s'essoufflait derrière, sa dernière caisse de cigares sous le bras…

C'est bête : un commandant ne devrait pas s'attendrir… eh bien ! je l'avoue, je me sentais une larme à l'œil quand je remis, en sortant de la gare, mon coupon au racoleur.

Personne pour m'attendre, pas même un membre du Cayaux Club que j'avais cependant averti de mon retour ; pas un officier

de ma compagnie, pas même Had'laïtte ; mais celle-là — et celle-là seulement — était excusable, vu que je m'étais bien gardé de lui envoyer une dépêche, crainte qu'elle ne se mît à « dallage » pour un grand nettoyage de Pâques et qu'elle ne fît des trous dans mes vieux cuivres à force de les récurer.

Mes deux valises à la main, je traversais mélancoliquement le trottoir sous l'auvent, quand j'entendis éclater une voix, joyeuse comme un coup de trompette :

— Gédéong' !

En même temps, deux bras m'entouraient et deux lèvres humides et tièdes se posaient sur ma joue droite.

— Tartarin !

C'était lui !

***

Pour vous dire la franche marguerite, je laissai tomber mes deux valises.

— Vous ne m'embrassez pas, commandant ?

— Si, si… (et je l'embrassai sur la joue gauche) mais je suis ahuri (sur la joue droite) de vous trouver là…

Il eut l'air de tomber des nues. Je repris les valises.

— Pourquoi ?… j'avais appris votre retour par votre dépêche au Cayaux Club.

— Mais nos lettres, votre engagement, Tartarin ?…

— Quel engagement ?

Il eut l'air de chercher très loin dans ses souvenirs…

— Ah ! parfaitemin… j'y suis : les lettres ! Celle que vous m'avez écrite était pleine de sentiment, je vous en ai écrit une otre dans le même esprit… nous sommes quittes !

— Et vous êtes toujours à Mons !

— Pourquoi n'y serais-je plus ?

Je déposai les valises et, lui prenant les mains, je lui dis avec une grande fermeté :

— Il faut quitter Mons, Tartarin, il le faut ! Écoutez la voix d'un ami qui vous en prie et n'attendez pas que la voix publique vous l'ordonne !

Et je lui rappelai en quelques mots sa fatale puissance de perversion, la mentalité de mes malheureux concitoyens et presque de moi-même, tous devenus les séides de la Couyonnade et de la Carabistouille !

Il ne me répondit pas tout de suite : il avait ramassé les valises et marchait devant moi. Il pérorait, maudissant ce don néfaste d'entraîneur de masses que le ciel lui avait donné et qui lui avait valu jadis, dans sa ville natale, les mêmes avatars, les mêmes embêtements qu'aujourd'hui à Mons ; était-ce pourtant sa faute si les plus folles extravagances de l'Invention, en bouillonnant dans son crâne, se répandaient autour de lui comme l'eau d'une marmite trop pleine ?

Les épaules tirées par le poids des valises, dans une pose d'affaissement, il parlait avec tristesse, et moi, je comprenais qu'il

aurait beau faire : jamais le vieil enfant menteur qu'il était ne connaîtrait le bonheur des simples qui ne parlent qu'à bon escient, ne disent que ce qui est, et considèrent raisonnablement ce qui sera…

Il me repassa les valises, afin de faire le geste du serment.

— Je partirai, Commandant : je vous le jure !

Au-dessus de lui, le bec de gaz du réverbère, clignotait de l'œil…

Il m'a reconduit jusqu'à ma porte. Je l'ai prié d'entrer, mais il m'a fait remarquer :

— Had'laïtte va se lever en vous entendant…

C'était vrai : Had'laïtte…

La prudence est une des plus belles vertus tarasconnaises.

***

Qu'il fait bon dormir dans son lit, après avoir, durant un mois, couché dans des lits d'hôtel ! Je me suis senti parfaitement heureux, ce matin, le dos en paquet sur mes oreillers redressés et les jambes longues sous les draps, trempant mon pain-madame dans mon chocolat ; les rideaux blancs et légers qui tombent de mon ciel de lit me paraissent plus beaux que le dais de M de Croy, à Sainte-Waudru…

Et je pensais à mon professeur de rhétorique nous imposant comme thème de rédaction : « Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage… »

J'ai fait du lard jusqu'à midi !

5 juin… — Du temps où l'on coupait encore la tête aux gens, il arriva un jour que le bourreau de Mons installa la guillotine sur la Place pour expédier ad patres un assassineux qui avait indigné la Cour criminelle par son effronterie. Suivant l'usage, le bourreau lui demanda s'il n'avait pas un désir à exprimer avant d'entreprendre le grand voyage :

— Si, dit le mourdreux sur un ton décidé : je voudrais apprendre le métier de tailleur d'habits.

Tartarin est cet homme. Avant de quitter Mons, il veut faire des choses longues et difficiles. Sa dernière invention est d'un assez joli tonneau : il déclare que l'organisation de notre corps de pompiers est au-dessous de tout : il ne peut vraiment s'en aller avant d'avoir mis sur pied un projet de réforme pour cette arme d'élite.

Que dire à cela ?

Rien.

Quand il aura réorganisé les pompiers, il trouvera autre chose — comme de polir les rails du vicinal Mons-St-Symphorien avec du papier de verre, après que son fidèle Bouton en aura nettoyé les joints avec une brosse à dents.

Il est entendu que s'en aller est pour lui un devoir… mais il n'est pas nécessaire de s'en aller tout de suite : il n'est jamais trop tard pour le faire, le devoir !

***

Je me souviens que, dans mon enfance, Mons a fait une maladie mentale toute semblable à la crise qui s'est emparée d'elle aujourd'hui. Le vieux journaliste Houdez, qui a vécu ce temps-là, m'en parlait hier en prenant une pinte au Vénitien. L'épidémie avait été déterminée par Lucien Aubanel, alors directeur de la Tribune de Mons, qui, venant en droite ligne de la Cannebière, avait mis toutes les têtes « à dallage » par sa faconde méridionale. Aubanel était l'ami, le confident, le commensal, voire l'homme d'œuvre de l'évêque Dumont, le prélat révolté de Tournai. On était coiffé d'Aubanel comme on l'est maintenant de Tartarin. Tous les matins, la verve d'Aubanel se dépensait dans la Tribune ; Mons s'arrachait son journal, déjeunait d'une bourde, dînait d'une apostrophe et soupait d'une calembredaine ; plus l'enflure était forte et plus goulûment on se jetait dessus. On ovationnait Aubanel dans les cafés comme on fait aujourd'hui de Tartarin ; des femmes lui apportaient des fleurs quand il sortait de son bureau. Or, un jour, M Dumont alla à Canossa et fit la paix avec le Pape : Aubanel dut quitter Mons, emportant avec lui son baluchon et ses extravagances. Plus d'Aubanel, plus de crise ! L'équilibre se refit doucement dans les cerveaux et la paix descendit sur la ville, portant, comme dit le poète de la Chrestomathie, des fleurs et des épis…

Eh bien ! je suis persuadé que Mons, aujourd'hui désaxé, retrouvera son axe quand Tartarin ne sera plus là !

Quousque tandem ? comme disait mon professeur de troisième…

Le 7 juillet 189… — Ce pauvre Bouton ! depuis qu'il a promis, dans un mouvement d'enthousiasme, de suivre Tartarin en exil, il est, comme on dit à Mons, tout infrouyé ; il passe ses journées à

défaire l'étalage de la vitrine de gauche pour le refaire dans la vitrine de droite.

Je suis passé hier après-midi par là pour m'approvisionner en cigares.

— Vous tombez bien, m'a-t-il dit : j'ai eu justement ce matin une explication avec M. Tartarin.

Ses yeux brillaient sous les poils de singe de ses sourcils et son petit ventre plat houlait.

— Est-ce que le jour de votre départ est fixé ?

— Écoutez bien ce que je vais vous dire, mon commandant : M. Tartarin s'en ira peut-être ; il s'en ira quand il voudra ; mais moi, Aimé Bouton, tel que vous me voyez, je ne partirai pas ! Un Montois cayaux, quand il a passé la cinquantaine, ne se transplante plus ; il est comme le lierre : il meurt où il s'attache !

— Pas nécessaire de crier, Bouton !

Il poursuivit, s'animant davantage :

— Voyez-vous, mon commandant, ne plus trinqueballer tous les matins, en fumant ma torquette, par la rue du Miroir, cette rue où pas un Montois ne passe sans être relavé à coups de langue par les boutiquiers qui stationnent sur le seuil de leur porte ; ne plus servir la pratique ; ne plus peser, dans ma balance à fléau, des dix centimes de fin jaune, de fleur de comptoir ou d'Obourg demi-gros, c'est me mettre de mes propres mains dans la terre-à-pétotes…

Il parlait avec émotion…

— Oh ! je le sais bien : j'ai dit que je partirais avec lui, mais c'est qu'il m'avait parlé « de m'immoler sur l'autel de la patrie montoise » : il a la langue à la bouche, M. Tartarin et, quand il emploie comme ça des mots à soixante-quinze centimes, il retournerait le doyen de Ste-Waudru comme une peau de lapin… Seulement, depuis, je me suis ressaisi. Il est bien vrai que mon magasin de tabacs et cigares n'est plus que l'esquelette de lui-même, et que, depuis que tous les inventionneux de Mons l'ont transformé en blagorama, où mes cirages ne leur coûtent que la peine de les fumer, mon commerce est à l'eau ; mais j'aime mieux mourir de faim devant mes rayons vides que de ne plus entendre les concerts sur la place, les escaudries de la Ducasse, le dallage du jeu de balle, le lari de la foire, la musique des lanciers et les engueulades des porteurs-au-sac. J'y suis, j'y reste… Je lui avais dit : « Allez ! Guiguitte, Kinkin vous suit ! » Mais c'est plus fort que moi : Kinkin restera à Mons, et Kinkin c'est moi !

Il chercha à aller plus profondément dans sa pensée, mais il ne parvint pas à formuler. Il dit :

— Mons, c'est Mons !

Et il ajouta :

— Et puis j' l'aime bien… et puis v'là tout !

— À la bonne heure, Bouton !… Mais Tartarin ? qu'est-ce qu'il dit, Tartarin ?

Comme je posais cette question, la sonnette de la porte de la boutique tinta et Tartarin entra. Bouton déclara, pressé de s'échapper :

— Voilà M. Tartarin qui va vous répondre lui-même… Moi, j'ai une petite vessie… une vessie comme une tête de pipe… je vous demande la permission…

Et il nous laissa en tête à tête.

— Je parie, dit Tartarin, très à l'aise, je parie, mon bon Gédéon, que vous parliez de mon départ ?…

— Oui, Tartarin.

— Je partirai, Gédéon, je partirai ; mais un devoir sacré — j'ai pesé le mot avant de le prononcer — un devoir sacré me retient pour quelque temps encore : quand on a fait du mal, il faut le réparer. C'est pour réparer le mal que j'ai fait à vos concitoyens en leur enseignant à exagérer, sinon à mentir, que je dois différer… Suivez-moi bien, Commandant : en commerce il y a l'escompte en dehors et l'escompte en dedans ; il y a aussi l'exagération en dedans et l'exagération en dehors ; dès qu'on a amplifié dans le sens extérieur, on amplifie dans l'autre ; on se corrige ainsi soi-même ; je ne vous demande pas six mois pour que les bidons soient remis en place…

— Un exemple ?

— Voilà !… Vous savez l'histoire du fameux brochet des étangs de Saint-Denis, qui pèse 18 kilos et que personne n'a jamais pu prendre, ce qui fait, entre parenthèses, qu'on se demande, quand on est de sang-froid, comment on sait qu'il pèse 18 kilos. Eh bien, il en a été question une fois de plus hier, au Blagorama. Le photographe Quéquin a dit que le brochet avait 2 m. 40 de long, mais, pour se conformer au nouveau système, il a ajouté aussitôt : « 2

m. 40 de long sur quatre centimètres de large ! » On lui a fait une ovation.

— Il l'avait méritée.

— Il y a mieux, continua Tartarin très excité : le jeune rapin Anto Carte, neveu de Myen, a raconté tranquillement devant une vingtaine de camerluches, une histoire… une histoire… comme on n'en conte que dans le Midi ou à Mons.

— Quelle histoire ?

— « Nous avons à la maison, a dit Anto Carte, une servante hydropique. Tous les huit jours, on l'installe sur la pelouse de notre petit jardin en état de supination. »

— En état de quoi ? fait toute la bande.

— De supination, dit Carte sans se troubler : si vous aviez, comme moi, un ami médecin, vous sauriez que ça veut dire couchée sur le dos.

— Ah ! bon !…

— « Quand elle est comme je dis, je lui pique le ventre avec une épingle à chapeau, et il lui sort un petit jet d'eau qui arrose le gazon… Si vous criez tous ensemble, vous ne saurez pas la fin… Les premières fois, je me contentais de regarder le jet d'eau faire frrrtt… ; maintenant, je jette dedans une boule en verre comme au tir mécanique et je tire la boule à la carabine Flobert. »

Tout le monde se mit à crier : « Couye ! Couye ! » — ce qui est la façon montoise de refuser créance.

Anto Carte ne se démonta pas :

— J'exagère ! confessa-t-il.

Et il déclara, la main sur le cœur, pour attester qu'il disait la vérité :

— Je vise la boule, mais je la rate souvent…

Bouton rentrait.

— Que pensez-vous, Bouton, du système de désexagération ? lui dis-je.

Bouton répondit avec autant de calme que de force :

— Si c'est pour guérir les gens du mal de menterie, c'est une foutaise.

Il ajouta, pratique :

— Mais pour mon commerce, la mode de restreindre n'est pas mauvaise : j'ai commencé par restreindre le nombre de cigares que tous les inventionneux de Mons venaient fumer dans ma boutique ; j'ai affiché une pancarte :

ON EST PRIÉ DE PAYER LES CIGARES
AVANT DE LES ALLUMER.

Ça a tout de suite amené une désexagération sensible : la moitié de la clientèle a disparu.

Et il se mit à rire au nez de Tartarin.

Le grand homme était vexé : pour la première fois, irrespectueusement mais formellement, Bouton lui signifiait que sa nouvelle invention ne valait pas tripette.

Mais les découragements de Tartarin ne sont jamais longs :

— Différemment, dit-il, il y a encore une autre planche de salut : c'est l'application de la méthode du D Coué : tous les Montois contaminés diraient 40 fois le matin, 40 fois à midi et 40 fois le soir : « Je suis un homme incapable de raconter des couyonnades ! »

Et Tartarin, ravi de cette nouvelle méthode, s'admirant lui-même d'être aussi inventif, s'en fut, en moulinant de la canne, vanter au Café de Bruxelles la puissance de la méthode du D Coué, qu'il avait beaucoup connu autrefois, à Nancy…

Le 13 juillet — Pendant qu'Aimé Bouton fait le compte de ses cigares, Tartarin, lui, se conduit comme devant. Hier, à l'apéritif du Bodega, avec toute une rominée d'officiers des chasseurs à cheval, dont le colonel, on vint à parler d'Eugène Tofanel, un ancien lieutenant du régiment, dont les journaux annonçaient la mort au Congo.

— C'était un excellent colonial, dit Tartarin avec simplicité. Il s'occupait surtout de culture maraîchère : il m'a consulté un jour sur l'élève de l'artichaut du Midi.

Et, se tournant vers moi, il ajouta négligemment :

— Vous vous souvenez, Commandant : nous devons avoir déjeuné avec lui chez le gouverneur.

— Ah ! vous l'avez connu ? me dit le colonel.

— Vaguement, mon Colonel, vaguement…

Quand Tartarin m'engage dans de pareilles impostures, je n'ai plus un poil de sec. Si le colonel, qui n'est pas commode tous les

jours, avait continué à m'interroger… berdafe !

Eh bien ! à la fin, je me révolte : j'en ai assez, j'en ai trop ! Ce gaillard-là ne se corrigera jamais de son vice. Le mensonge est devenu pour lui un besoin de tous les instants. Il y a des gens qui rougissent quand ils mentent ; lui, c'est quand il ne ment pas qu'il rougit. Je suis le prisonnier de cet imposteur : depuis la Conférence où il a raconté par le détail mes aventures au Congo, il n'y a pas de jour où il ne me compromette à plaisir !

Il faut qu'il s'en aille ! Où, quand et comment ? je ne sais ; mais il le faut !

Iaoût. — Reçu ce matin une lettre de Tartarin. La suscription de l'enveloppe est d'une écriture ferme et posée ; quand Tartarin est devant une plume et un buvard, il est capable de réflexion.

Il y a des choses que l'on ne fait pas, uniquement parce que l'on ne sait pas comment les faire. Si j'avais su comment quitter Mons, il y a longtemps que j'aurais effectué un départ qui apparaît — je m'en remets à vous, mon Commandant, qui êtes l'expression de l'opinion publique, — de plus en plus indispensable. M'en aller par le chemin de fer, ce serait par trop ordinaire ; à bicyclette, je n'irais pas jusqu'à Maubeuge avec le ventre que j'ai ; en trotinette, ce serait long ; en auto, les routes sont si mauvaises…

Alors ?…

Alors, j'ai été illuminé comme St. Paul sur le chemin de Damas en lisant ce matin le programme de la fête que l'Association des Commerçants organise sur la place pour le 22 août l'après-midi, l'aéronaute Toubeau doit faire une ascension en ballon libre…

C'est cela, mon Commandant, qu'il me faut ! Pareil au prophète Élie qui monta au ciel dans un char de feu, je quitterai Mons en disparaissant dans les nuées. Je m'en irai dans l'inconnu — car le ballon libre, mon Commandant, c'est l'inconnu : on ne sait si l'on couchera, à l'atterrissage, en Perse ou en Hollande, si l'on tombera sous la dent des cannibales ou dans la bouche d'un cratère ; si l'on n'ira se noyer dans l'Atlantique ou s'empaler sur un pic neigeux, dans l'Himalaya !

Toujours les Montois se demanderont ce qu'est devenu ce Tartarin qui..., ce Tartarin dont... Toujours, Gédéon, car je suis décidé à conserver le secret du lieu où j'aurai repris terre, et la condition que je mets à mon départ, c'est que Toubeau sera, sur ce point, aussi muet que je le serai moi-même.

Je pense, mon cher et bon ami, que vous m'approuverez. Si vous voulez bien concourir au dessein qui m'anime et déjà me transporte, je vous demanderai de revêtir, ce jour-là, votre grande tenue de Commandant des chasseurs éclaireurs. Je vous demanderai aussi d'user de votre influence pour que l'on retire le Dragon de sa remise et qu'on le transporte sur la Place. Vous voudrez bien vous tenir non loin de lui afin que, quittant cette terre, je puisse le contempler une dernière fois, à côté de celui qui fut le meilleur des amis. Mes yeux verront en même temps, tout gambadant dans sa niche, l'autre palladium du cher petit trou de ville : le singe du Grand'Garde auprès duquel mon fidèle Aimé Bouton m'a promis de se tenir — enfin, là-bas, et déjà sous mes pieds, ils verront le fût robuste du Château, dont le carillonneur — je veux l'espérer — jouera l'air du Doudou !

Ce sacré Tartarin ! Il n'y a que lui.

Je la mettrai, ma grande tenue !

4 août. — Tout est convenu et arrêté, entre Tartarin d'une part, l'Association des Commerçants et l'aéronaute Toubeau de l'autre. L'affiche suivante vient d'être placardée à Mons et lieux circum-voisins.

***

Tartarin expose avec insistance à qui veut l'entendre — et même à qui ne le veut pas — qu'après tant de titres à la renommée, après s'être montré un type dans le genre de Napoléon, de Gérard le tueur-de-lions, de Saint-Georges, de l'alpiniste de Saussure et d'Abdel-Kader, il est maintenant un type dans le genre des héroïques chercheurs d'aventures qui, partis vers le Pôle, n'en sont jamais revenus : c'est à « vol perdu » qu'il s'en ira !

La boutique d'Aimé Bouton est redevenue le blagorama d'autrefois ; l'ami défaillant de Tartarin pleure en offrant la boîte de cigares aux admirateurs de son grand homme — et l'on ne sait s'il pleure d'enthousiasme ou de chagrin.

Toute la ville sera donc pavoisée le 22. Le Borinage donnera en masse. On prépare chez tous les pâtissiers des cornues et des pistolets à la gloute panse, et les cabaretiers font rentrer des tonneaux de saison.

Tartarin s'en ira dans une apothéose !

C'est un alexandrin : je m'en aperçois en me relisant. Il est bien où il est.

17 août. — Tartarin s'entraîne. Tous les matins, il escalade les deux cents marches qui conduisent au bulbe du château et il reste là une heure, pour se faire à l'altitude et s'exercer à supporter la pression atmosphérique.

Des dames de la rue de la Clef lui ont offert un serre-tête d'aéronaute ; il a tiré de sa malle tout l'attirail de la chasse aux grands fauves : guêtres, Winchester, revolver, gourde et carnassière : sait-on jamais où l'on atterrira ?

Et il a écrit à l'Observatoire pour connaître la direction probable du vent le 22.

Il a longuement expliqué hier au capitaine des pompiers le frisson particulier qui vous pince au cœur quand, pour la première fois, de la nacelle, « on aperçoit le vide ».

Hier, dans la boutique de Bouton, il a raconté les ascensions qu'il a faites autrefois en Provence, une chute particulièrement dramatique sur le Mont Ventoux ; puis, une autre fois, en Afrique, l'ancre refusant de mordre, la nacelle traînée sur les cimes des grands arbres, pendant de longues minutes qui lui parurent des siècles ; enfin, au bon moment, zou ! le saut à terre, bien concerté avec le pilote, tandis que l'aérostat, allégé, s'élevait d'un bond dans les nuages. Puis l'arrivée de sauvages brandissant des haches empoisonnées… et en avant le revolver à six coups ! — car il y a toujours des sauvages et des revolvers à six coups dans les histoires de Tartarin.

Il ne nous avait jamais dit qu'il avait ascensionné. Plusieurs amateurs de cigares ont crié « Couye ! » Moi-même, j'étais défiant ; mais il vous a une telle façon de vous affirmer qu'à

l'époque tous les journaux en ont parlé et de vous jurer sur la tête de son défunt père…

Le temps qu'il ne passe pas à s'entraîner, il le passe à faire des visites d'adieu. Il est sobre d'habitude ; mais, depuis huit jours, plus d'un bras secourable l'a reconduit aux petites heures chez Bouton.

19 août. — Le clan du Cayaux-Club ne pouvait manquer pareille occasion d'exercer ses talents de société. Aussi, tandis que Tartarin brûle de la fièvre de l'attente, le Cayaux-Club lui a adressé plusieurs lettres… refroidissantes qu'il est venu me montrer.

Anonymes, toutes ces lettres.

L'une, signée « un ami inconnu » met en garde Tartarin contre Toubeau. Un ivrogne, Toubeau : chaque fois qu'il doit monter, il se flanque une tamponne de permission pour se donner du cœur ; à sa dernière ascension, il était tellement saoûl qu'il a fallu le hisser par dessus bord pour le faire entrer dans la nacelle ; par un heureux hasard, le passager qu'il emmenait avec lui connaissait la manœuvre d'atterrissage, sans cela…

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, mon cher ami, lui ai-je dit, puisque vous aussi, vous la connaissez, la manœuvre !

— Évidemment, je la connais ; mais vous n'ignorez pas, Gédéon, qu'il y a ballon et ballon. Est-ce que les ballons du Nord sont faits comme les ballons du Midi ? L'atmosphère ambiante varie et chaque ballon est gréé suivant les particularités climatologiques.

Il faut l'entendre dire « gréé » : ça sonne comme des écliquottes.

Une seconde lettre répète avec quelques variantes, les dires de la première. Elle ajoute que Toubeau a sur la conscience une bonne douzaine d'accidents dont plusieurs ont causé mort d'homme.

Mais la troisième est plus alarmante encore : elle affirme que, quand Toubeau a sa prune, les imaginations les plus folles lui passent par la tête. Se sachant, à son bord, le seul maître après Dieu, il obligerait ses passagers aux choses les plus périlleuses et les plus ridicules. Un des derniers exploits de Toubeau, arrivé à 1500 mètres, fut d'obliger le client à descendre tout nu en parachute. Grâce au bon fonctionnement de l'appareil, le malheureux toucha terre sans malheur ; mais, quand, privé de tout vêtement, il voulut raconter son histoire aux autorités de l'endroit, on le colloqua, sans barguigner, dans un asile d'aliénés.

— Dire que c'est peut-être vrai, Gédéon !... L'heure du blagorama avait sonné : il est allé lire les lettres dans la boutique de Bouton en disant qu'il méprise les correspondances anonymes et qu'il est de ceux « à qui on ne la fait pas ».

Le soir, de nouvelles lettres le mettent en garde contre le matériel de l'aéronaute : l'enveloppe du ballon est faite d'une vieille toile ayant servi pendant dix ans de bâche à un tourniquet Opitz ; la boussole, un « vieux réveille-matin désaffecté » ; l'osier de la nacelle, pourri et raccommodé avec des ficelles...

Le lendemain, en se levant, il lut dans le Journal de Mons qu'il ferait son ascension debout sur un trapèze. À cent mètres, Toubeau jetterait de la nacelle un fil de manœuvre terminé par une poire en caoutchouc que Tartarin s'introduirait dans la bouche et qu'il mordrait de toutes ses dents, comme faisait la belle Léona

Dare. Après quoi, Toubeau retirerait le trapèze : Tartarin s'en irait ainsi, à travers l'éther, dans la pose gracieuse d'un ange en plein vol. Quand on serait sur le point de perdre Mons de vue, Toubeau remonterait le fil, avec Tartarin frétillant au bout, comme un poisson — et le héros prendrait enfin place dans la nacelle…

Tartarin a écrit aussitôt au Journal de Mons pour démentir cette information « inventée de toutes pièces par la cabale ».

22 août 19… — Mon devoir — et je n'y ai pas manqué — était d'offrir un dîner d'adieu. J'aurais pu convoquer une bonne moitié de la ville de Mons si j'avais voulu réunir tous les amis de Tartarin. Il y avait le bourgmestre et un échevin, le greffier du Conseil provincial et le référendaire, les officiers de mon bataillon, le comité du Cayaux-Club. Ma tante Lalie avait voulu en être : elle a toujours eu pour Tartarin cette admiration secrète que les âmes simples et bonnes ont pour les beaux parleurs.

On comprend que, dans une circonstance aussi émouvante que celle d'un départ sans retour, on ait la larme facile. Mais Tartarin exagéra : il commença à pleurer dès le potage.

J'avais préparé un toast d'un tour sérieux, semé simplement de quelques bons mots et traits plaisants. Je montrai Tartarin relié, par les fils fragiles d'une nacelle, à la sphère d'or jaune du ballon libre ; je dis que, s'il devait emporter avec lui toutes les sympathies qu'il s'était acquises dans notre cher petit trou de ville, le ballon, ainsi lesté, ne quitterait jamais le pavé de la Place ; j'évoquai les grands noms de l'aérostation, depuis les frères Montgolfier jusqu'à ce brave Toubeau que la calomnie tentait en vain de salir (applaudissements nourris des membres du

Cayaux-Club) et je terminai en disant que Tartarin laisserait dans tous les cœurs montois un souvenir mélancolique comme la feuille d'automne, mais éclatant comme un soleil de printemps.

Tartarin hurlait de pleurer.

Le bourgmestre promit de donner le nom de Tartarin à la première rue nouvelle ; le lieutenant Poilard, marbrier de son état, parla d'une plaque commémorative à apposer sur la maison que Tartarin avait habitée ; Tante Lalie déclara qu'elle fondait, en souvenir de cette soirée, un lit Tartarin, à l'hospice des Quanquennes.

Myen chanta une chanson de circonstance sur l'air : « Tu t'en vas et tu nous quittes ; tu nous quittes et tu t'en vas ! »

Et Tartarin, ayant épongé ses larmes avec sa serviette, se leva, tout à coup rasséréné. Les serveurs s'immobilisèrent et, dans l'entrebâillement de la porte, je vis le nez d'Had'laïte qui pointait.

Vous rapporter tout ce que Tartarin sortit, j'en suis incapable ! Ces Tarasconnais, tout de même, ce qu'ils ont la langue à la bouche ! Jamais un Belge ne parlera comme cet homme du Midi parla ce soir-là !

Àl'entendre, on aurait cru que tous les Montois étaient de sa famille, qu'il n'avait commencé à vivre que du jour de son arrivée à Mons ; il renia l'aïoli pour la tarte au fromage, la Tarasque pour le Dragon, le château du Roi René pour les restes de la Tour Auberon, les cigales pour les princheux, Mistral pour Antoine Clesse, les chasseurs de casquettes pour mes chasseurs-éclaireurs… Longuement, il parla de la « phalange invincible » que j'ai l'honneur de commander ; il félicita et salua, dans la personne du

bourgmestre, l'administration de la Cité ; dans la personne du référendaire, l'administration de la Justice ; dans celle du greffier, l'administration de la Province ; dans celle de Myen Van Ollande, qu'il a toujours craint et admiré, l'amour du terroir, le culte de la race.

Puis, ayant loué en moi l'esprit militaire et m'ayant appelé l'enfant chéri de Mons et « le soldat de l'Amitié » il entreprit en quelque sorte — pourquoi ? je ne sais… peut-être un simple entraînement oratoire, peut-être parce qu'il voulait me mettre en évidence — mon oraison funèbre. Une des bonnes façons de se rendre compte de la valeur d'un vivant, dit-il, c'est de l'imaginer mort. Il affirma d'emblée que mieux vaudrait pour la ville de Mons l'écroulement du clocher de Sainte-Isabeth que ma disparition : car, dit-il, on remplace un clocher tandis qu'on ne remplace pas un commandant des chasseurs éclaireurs qui joint les vertus civiques aux mérites militaires. Il me représenta comme un « citoyen d'élite », né à l'ombre du Château, grandi sous le régime de la Liberté et prêt à la défendre, — zou ! — la Liberté, le sabre à la main, si jamais elle avait besoin de mon bras. Il dit que mon cœur avait toujours battu au rythme de notre vieux carillon et que j'avais toujours su mettre, en vrai Montois-Cayaux, les fumées et l'encens de la gloire en dessous de l'odeur des ayttes de la kermesse de Messines et des andouillettes de chez Robette. Il me peignit à la tête de mon bataillon, communiquant à mes hommes mon amour de la discipline et les entraînant aux parades guerrières. Et, tout à coup, il montra Mons écrasée par la nouvelle (le plus tard possible) de ma mort. On aurait dit qu'on suivait le cercueil, on voyait l'innombrable assistance, on entendait le « portez armes » du bataillon à la levée du corps et le tambour voilé de crêpe des Petits Matelots Montois ; sa voix s'étranglait, n'était

plus qu'un chuchotement… on aurait cru qu'il ne pouvait plus continuer, qu'il allait tomber là, le nez dans son assiette…

Et il se passa alors une chose qui restera, j'ose le dire, le triomphe de la carrière oratoire de Tartarin : une larme coula le long du nez réjoui, du nez heureux de vivre de Myen-le-blagueur ! Et comme on s'en apercevait, Myen, qui a toujours une pièce à mettre au trou, interrompit :

— N'oubliez pas de laisser votre adresse, Tartarin ; on vous préviendra quand il sera mort pour de bon !

Mais Tartarin repartait déjà, avec plus de douceur mais un peu moins de trémolo ; après cette incursion dans le futur, il revenait au présent. Il m'appelait son frère en aventures : les espoirs et les regrets qui nous furent communs pendant les années écoulées, il les évoqua et les présenta comme un bouquet de fête ; son imagination les fit plus émouvants par un mensonge bien venu ; quand il rappela notre rencontre dans le Haut Ouellé et mon doublé d'hippopotames, je jure Dieu que je crus que c'était arrivé ! il me fallut appeler à moi toute mon énergie pour crier : « Ne t'en va pas ! »

Il promit ensuite aux assistants son héritage (mouvement d'attention) — un héritage d'affection et de tendresse (rires stupides et ricanements dans le clan Myen, dont le chef s'est tout à fait ressaisi).

Il gardait ses dernières phrases pour les dames et ce fut la fin d'un beau feu d'artifice. Il célébra la Montoise enfant espiègle, jeune fille exquise, épouse fidèle, mère de famille incomparable et, se tournant vers Tante Lalie, il déclara : « Je voudrais, Madame, que toutes les Montoises n'eussent qu'une joue et que

cette joue fût la vôtre, pour qu'en vous embrassant, je puisse les embrasser toutes ! »

Et, dans le tonnerre des applaudissements, il baisa à pleines lèvres les joues de tante Lalie qui n'avait jamais été à pareille fête et qui reçut son baiser ainsi qu'un don royal !

Les serveurs rentrèrent avec des bouteilles et Jean-Baptiste Biétrumé, le chef serveur, me dit à l'oreille en remplissant mon verre :

— Mon Commandant, je viens de déboucher la cinquantième !

22 août, le soir. — Depuis le matin, les routes qui mènent à Mons par Nimy, Ghlin, Jemappes, Hyon et Havré sont pleines de paysans et d'hommes de corons qui, avec leurs femmes et leurs enfants, viennent se mêler aux Montois dans la cuve de la Place. Tous les cabarets regorgent dès 10 heures. La ville est pavoisée : drapeaux nationaux et drapeaux au coq wallon. Une équipe de journalistes de Bruxelles et d'Anvers est arrivée par l'express du matin ; la ville, bourdonnante et grouillante, rit au soleil ; la Place a mis son beau costume du jour de la ducasse. Pas de temps meilleur pour une ascension : groupés autour du « rond », les gens assistent avec curiosité au gonflement de la Gloire qui se balance et prend forme.

J'avais fait, le matin, une prise d'armes, pour ajouter à l'importance de la fête, et jamais mes chasseurs bien astiqués, bien pomponnés, n'avaient eu l'air plus martial.

Nous sommes arrivés sur la Place au moment où, de Sainte-Waudru, après la messe en musique, la bourgeoisie élégante y descend par la rue des Clercs. La fanfare est en tête, des ropieurs

scandent le pas en serre-file, les clairons festonnent de leurs sonneries l'air de Sambre-et-Meuse ; mes hommes, soulevés au rythme de la musique, manœuvrent comme au cordeau, acclamés par cette foule immense ! Bref, la joie est dans l'air et dans les cœurs : Mons vibre, Mons chante, Mons danse ; Mons, heureuse, épanouie, dans le bien-être estival, se prépare aux réjouissances de l'après-midi.

***

Mais je veux brusquer ce récit…

À 1 heure 1/4 déjà, le déjeuner vite expédié chez moi, j'étais en grande tenue sur la place, au Café Rubens, siège de l'Association des Commerçants. Le Dragon était installé sous la voûte de l'Hôtel de Ville, ayant l'air de regarder le ballon, et la musique des Petits Matelots jouait sur le kiosque. Je me disposais à me mettre à la tête d'une délégation qui irait chercher Tartarin chez lui, lorsqu'Aimé Bouton, entra précipitamment dans la salle du café, les yeux écarquillés sous ses sourcils de Palikare.

— Mon Commandant, me dit-il, tout haletant de sa course, je viens de trouver cette enveloppe sur le comptoir de la boutique.

Et il me tendit une enveloppe à mon nom, sur laquelle apparaissait en grosses lettres : « À ouvrir à 1 1/2 h. »

Je fis sauter le cachet et trouvai un papier et une enveloppe fermée. Le papier était un télégramme ainsi conçu :

Tartarin, Mons.

Ne partez pas. Toubeau à peine remis attaque delirium tremens.

(s). Une personne qui serait inconsolable
de votre mort.xxxxxxxxxxxxxx

Sous ces lignes, Tartarin avait écrit :

Mon Commandant,

Napoléon disait : « en amour, il n'y a qu'une seule victoire : la fuite » ; je dis après lui : « quand une ascension s'annonce mortelle, le seul moyen de vaincre la mort, c'est de s'en aller à pied ! »

Quant à l'enveloppe, qui portait : Pièces justificatives, elle contenait les lettres « anonymes » du Cayaux-Club.

Je m'étais mis en grande tenue pour lire ça !

Le télégramme était tombé sur une table où vingt paires d'yeux le lisaient…

Et le comble fut que le chasseur du Rubens, un enfant de gouttières, une arsouille à chandelles, cachiveux, avec des yeux de marcotte dans une tête de singe, pointa son index malpropre vers le télégramme et dit d'une voix assurée :

— Commandant, cette dépêche-là c'est moi qui ai été la porter ce matin au bureau télégraphique de la gare !

— Tu l'avais lue avant de la donner au guichet ?

— Oui, mon Commandant ; tous les chasseurs font ça.

Tout le café attendait la question qui s'imposait :

— Et qui est-ce qui t'avait remis le papier ?

Le sacré ropieur se rengorgea et prit son temps ; rien qu'à son air, je compris qu'il allait en lâcher une verte :

— C'est M. Tartarin ! dit-il.

Une huée, jaillie de toutes les poitrines, fit trembler les vitres du café.

Ah ! Tartarin ! Quelle fin ! La pépète et l'esquitte, il avait dû avoir les deux ! Fou de terreur, sentant chavirer son cœur de fanfaron à l'idée que ce jour d'apothéose serait son dernier jour, le pauvre homme, une fois passée la griserie du banquet, n'avait plus pensé qu'à se mettre à l'abri… Et allez donc, l'invention grotesque du télégramme !…

Déjà la nouvelle de la défection avait fait le ton de la place… La musique des Matelots Montois s'arrêta et le Singe du Grand'-Garde eut l'air d'un singe qui va vomir. Les autorités communales, bourgmestre en tête, et toutes ces dames, quittèrent précipitamment le balcon de l'Hôtel de Ville tandis que le Dragon réintégrait sa caverne municipale, furieux d'en être sorti.

Àce moment, on cria que quelqu'un me demandait au téléphone.

Je pensai : « C'est lui ! » et je courus à l'appareil suivi de tout le café.

C'était le chef de gare : « Mon Commandant disait-il, je crois bien faire en vous avertissant que le héros de la fête a pris l'express de 2.15 pour Paris…

…Je suis rentré chez moi me mettre en bourgeois.

02

15 novembre 189… — Ma tante Lalie, riche, veuve après deux ans de mariage, et n'ayant pas d'enfant, est, depuis toujours, le bureau de bienfaisance de la famille. Les pauvres savent sa charité inépuisable : avec elle, quand il ne pleut pas, il goutte.

Du côté de feu son mari, il y avait quelques parents peu fortunés ; son argent et ses conseils de bonne femme les ont tous tirés de peine.

C'est une aubaine pour un ménage qu'elle consente à tenir le nouveau-né sur les fonts baptismaux. Dans son carnet, sont inscrits et répartis en trois catégories ses nombreux filleuls : aisés, pauvres et très pauvres. Le jour de leur fête, elle va leur porter des jouets, des bonbons ou des vêtements, voire de l'argent. Et toute cette charité se fait fort joliment, sans manigance et sans tralala.

Àla Saint-Nicolas, la bonne marraine organise chez elle un goûter où fillettes et garçons sont conviés : petits pauvres, le matin ; petits riches, le soir. Car, naturellement, un enfant d'ouvrier du Cras-Monciaux ou de la Cour des Gaïolles ne fréquentera jamais un enfant de bourgeois de la Grand'Rue : chacun à sa place et la terre tournera comme le bon Dieu a dit qu'elle doit tourner.

Feu le mari de Tante Lalie, mon oncle Urbain Godin, avait un frère cadet, Léon, avec lequel il ne s'entendait guère. Ce frère possédait le genre artiste : il aimait mieux jouer du violon et diriger la chorale des Artisans Montois que de s'occuper de ses affaires. Sa femme, jolie, maladive et triste, faisait des vers, écrivait dans les journaux et chantait dans les concerts de charité. Ils

furent parmi les malheureux actionnaires de la Rouge Veine, le charbonnage qui fut noyé par un coup d'eau en une seule nuit et qui causa tant de désastres financiers à Mons et dans le Borinage.

Ruinés aux trois quarts, objets des sarcasmes ou de la commisération de leurs concitoyens, ils quittèrent Mons pour Paris et l'on perdit pendant longtemps leurs traces. On sut plus tard qu'ils avaient connu là-bas de longs jours de misère… Tante Lalie apprit, un matin, par une lettre de Paris, la mort de Léon et l'extrême dénuement dans lequel se trouvaient sa veuve et sa fillette. Tante Lalie n'hésite jamais quand on a besoin d'elle : le soir même, elle était à Paris, conduisait dans une clinique la veuve qui y décédait le troisième jour et ramenait à Mons la petite Valentine. Elle fit plus : elle liquida les affaires très embrouillées de l'oncle Urbain, tant à Paris qu'à Mons, et finit par en tirer un petit capital qui permit de placer Valentine au pensionnat des Sœurs de Jemappes : tante Lalie eut ainsi la fierté de dire à qui voulait l'entendre que Valentine n'avait besoin de personne et que, si elle faisait de bonnes études dans un établissement où les meilleurs soins étaient donnés à l'éducation, c'est à la prévoyance et à la sagesse de ses bons parents qu'elle le devait.

Quelquefois, le dimanche, la petite Valentine venait dîner chez tante Lalie et mettait, dans la paisible salle à manger, la gaîté de sa turbulence. Je me souviens d'elle quand elle avait huit ou neuf ans : cheveux cendrés coupés court, un petit visage ferme et dur, tour à tour souriant et réfléchi, de longs et maigres mollets et une abondance de parole et de gestes dont on ne peut pas se faire idée : du vif argent.

Le salon de Tante Lalie sert de salle à manger dans les grandes circonstances. Trois fenêtres sur rue, trois larges fenêtres garnies

de rideaux à baldaquins, relevés par des embrasses en torsades, sur de massives patères de cuivre. Un meuble vitrine, en acajou comme presque tout le mobilier, montre de la verrerie, un service Empire, ourlé d'or et toute une série de bonshommes en porcelaine peinte, hauts comme un petit doigt, qui composent un orchestre complet : que de fois, étant enfant, je les ai formés en rangs, que de chansons j'ai chantées devant eux en battant la mesure pour suppléer à l'immobilité du chef d'orchestre ! Une magnifique pendule Directoire posée sur la cheminée : berger tendant une flûte à une bergère accostée de deux moutons — le tout décoré en or fin ; tante Lalie l'avait pour ainsi dire ignorée, jusqu'au jour où un amateur lui en offrit mille francs. Les chaises sont tendues d'un drap moiré, rugueux et comme semé de piquants qui, lorsque j'étais gosse, m'entraient dans les fesses à travers le fond de mon petit pantalon.

Pour couvrir le marbre des châssis de fenêtre, d'épais boudins de toile cirée, couleur cinabre, s'ornent d'une guipure au crochet qui glisse sur leur épiderme luisant et cassant. Des contrepoids de fonte, peints en bronze, représentant des grappes de raisin, tendent les cordes de manœuvre des stores.

Un secrétaire à ouvrant, du grand-père Godin, voisine avec une vieille dresse dont les portes grincent et dont les tiroirs gémissent : Marquebreucq, le grand tapissier, dit que c'est du style Renaissance. C'est bien possible, mais pour moi, les vrais beaux meubles sont ceux qui vous rendent service. Enfin là-dessus, chacun son opinion : s'il n'y avait qu'un goût, il n'y aurait qu'une sauce.

Bien sûr que, si on cherchait au grenier, parmi les agobies, on en trouverait, des affaires du temps passé !

C'est comme le plafond : figurez-vous qu'il y a deux ans, un morceau de plâtras s'était détaché et que l'on fut tout étonné de voir, par le trou béant, une grosse pièce de chêne sculptée. On découvrit ainsi que le plafond de lattes et de plâtre n'était qu'un faux plafond ; il en masquait un autre de style Renaissance, comme la dresse. Il paraît que, vers 1830, on avait caché les poutrelles et bandeaux du plafond primitif par un plafond plat, parce que les fosses et les bosses, « ça prend les poussières » ! N'empêche que tel qu'il est maintenant, le plafond de Tante Lalie fait l'admiration des connaisseurs avec ses bandeaux, solives et caissons et que notre archiviste, M. Bourlard, en a fait l'objet d'une communication à la Société des Beaux-Arts.

Au mur, deux belles gravures romantiques : je les ai tellement regardées que, si je savais dessiner, je les reproduirais de mémoire. L'une représente Sardanapale mourant sur son bûcher, entouré de ses femmes ; elles sont demi-nues, belles comme le jour et parées comme pour une fête ; leurs seins sont ronds, leurs cuisses évidées, leurs traits purs ; on dirait un groupe de danseuses réalisant au théâtre un tableau immobile. Je revois le trône à gradins, avec les rondins du bûcher symétriquement alignés et qui n'attendent que l'approche de la torche ; la table du festin avec ses coupes, ses amphores, ses vases d'argent emplis de fleurs et de fruits ; les colliers de perles semés partout, une harpe abandonnée, des torchères échevelées — et, dominant le désordre, Sardanapale, avec sa belle barbe noire foisonnante et sa tiare constellée de pierreries, Sardanapale émergeant d'un moutonnement éploré de dos, d'épaules, de cuisses et de poitrines du galbe le plus parfait, le tout sous un tragique ciel d'orage que des éclairs déchirent de leurs glaives coudés. Je sais bien qu'on reproche à tous ces personnages d'avoir l'air de sortir

de chez le coiffeur, le loueur de costumes et la manucure : moi, je ne crains pas de le dire, je suis plein d'admiration pour un pareil tableau et je donnerais toute la peinture de nos farceurs d'aujourd'hui pour cette gravure-là, qui me parle et me remue…

Et l'autre image, du même auteur, m'impressionne tout autant : elle représente, celle-ci, la destruction de Pompéi : un pêle-mêle affreux de fuyards écrasés par les chevaux emportés et se tordant comme des vers sous les roues des chars romains dont les cochers, fous de terreur, cinglent à coups de fouets tout ce qu'ils trouvent devant eux. La lave tombe en flocons de feu ; on voit, sur une montagne qui forme le fond du tableau, des palais qui croulent en se consumant et d'où s'échappent des femmes superbes, la gorge nue, les vêtements ondulant en plis magnifiques au vent de la catastrophe.

Ces scènes d'horreur et de désolation apparaissent plus terribles encore dans cette chambre bourgeoise où vit, à pas feutrés et comme à mi-voix, la douce et paisible tante Lalie ; et l'on goûte mieux la tranquillité et le confort de sa maison, on savoure mieux ses plats et son vieux vin quand, levant les yeux de dessus la nappe blanche, toute réjouie par la gaîté des cristaux et de l'argenterie, on les porte sur ces visions tragiques.

Il y a place à table pour vingt personnes ; les deux dîners que Tante Lalie donne tous les ans, l'un le jour de sa fête, l'autre à l'anniversaire de la naissance de l'oncle Urbain, sont une institution dans la société montoise ; tante Lalie n'y convie pas les personnages officiels, mais les familles de la bourgeoisie aisée, qui, se trouvant là, y goûtent la tradition : on parle des vieilles gens en accordant à chacun une considération sévèrement dosée. Tous les convives se sentent, d'intelligence, la même inquiétude en

face du modernisme ; on verrait entrer le grand-père Godin avec sa perruque, ses bas chinés et sa canne à tête de singe qu'on ne s'étonnerait pas ; il offrirait sa tabatière d'écaille que de nombreuses mains se tendraient sans doute pour y puiser.

Les amis de Tante Lalie ont une vie confortable, des mœurs simples et des goûts modestes. On est riche, en province, avec une petite fortune qui ne permettrait pas de faire figure dans une grande ville. Des parts de sociétés charbonnières constituent, depuis plusieurs générations, le fonds solide de ces patrimoines : « les autres travaillent, on est rentier » — ainsi l'a voulu le bon Dieu dans sa sagesse.

Un Montois, soldat de l'Habitude, ne s'explique que par Mons ; tout ce qui est Mons lui profite et fait sa vie : les massifs et les étangs du Waux-Hall, aussi bien que les procès du Palais de Justice, le jeu de balle sur la Place, les enterrements et les messes de mariages, le Petit-Marché et la fête de Saint-Fiacre à-z-artichauts. Les Montois-Cayaux connaissent toutes les dalles des trottoirs de la Grand-Rue, toutes les enseignes de la rue des Capucins, tous les rideaux des fenêtres des rez-de-chaussée de la rue Neuve. Il leur suffit de penser à n'importe quelle maison pour en voir aussitôt la disposition, l'escalier, le jardin et la porte d'issue. Ils sont chez eux dans toutes les boutiques qu'ils honorent de leur pratique et dont les boutiquiers leur disent : « Bien à vos ordres. »

Un jour de Te Deum à Ste-Waudru, ils peuvent nommer toutes les personnes emplissant le chœur, depuis le Gouverneur jusqu'aux huissiers de la Régence, avec leurs ascendants, descendants et parents par alliance, sans compter leurs créanciers et

leurs fournisseurs… Que ne raconteraient-ils pas, sur le compte de chacun, si on les écoutait !

Ainsi, chaque jour amène pour nous sa peine et ses plaisirs : nous sommes tellement confinés dans notre paisible routine que nous n'avons même pas la curiosité de nous demander si nous sommes heureux.

***

Mais n'allez pas croire, d'après ça, que tout est pour le mieux dans la vie montoise. Il suffirait d'une conversation d'une demi-heure avec le vieux Monsieur Hégry pour vous désabuser. Non seulement il vous édifierait sur la propension qu'a le montois-cayaux à l'insinuation rosse, aux soupçons injustes, aux plaisanteries exemptes de justice et de charité, mais il vous parlerait de hargne et de venin. Il vous dirait qu'il ne faut pas s'approcher de trop près des pots-aux-roses du crû, que ces pots-là, malgré leur nom, sentent tout autre chose que la rose et qu'il est dangereux de les touiller, car : pu on remue du puriau et pu ça sent la pesse, comme disait P. Moutrieux.

La dernière fois que j'ai causé avec lui, il était particulièrement amer.

— Croyez bien, m'a-t-il dit, que notre paisible et confortable vie montoise est médiocre et mal faite ; le jour où on s'en apercevra, on s'étonnera de ce que ça ait pu durer si longtemps. On devrait faire réfléchir les gens en leur montrant deux panneaux, l'un ayant trait au mineur borain, l'autre au bourgeois montois, le bourgeois comme vous et moi ; c'est parce que je suis très vieux que ces idées-là me viennent.

Et lentement, s'interrompant de temps en temps pour tirer une bouffée de sa pipe, il dessina le premier panneau : exploitation du mineur borain, lequel fut longtemps si profondément misérable que son infortune atteignait au tragique ; il montra les houilleurs d'autrefois, barbouillés de terre et de charbon, vêtus de toile en toute saison, abêtis, tellement résignés à n'être rien, tellement habitués à se tasser dans les galeries que, quand ils se reposaient devant leur seuil, ils se ramassaient sur eux-mêmes et s'accroupissaient les fesses aux talons. Il évoqua ces vieux charbonniers qui, le dimanche, arrivaient à Mons par bandes, béaient devant les étalages des boutiquiers, s'approvisionnaient dans les magasins, buvaient dans les cabarets et s'en retournaient chez eux en titubant, ayant vidé dans les mains des Montois le plus clair de leur bourse. Quand ils crevaient de faim, jusqu'à se révolter, eux et leur famille, on leur envoyait la troupe et on tirait dans le tas…

Second panneau : la petite bourgeoisie montoise, économe, finaude, experte aux petits négoces, profitant de l'ignorance du borain et encaissant la recette en riant… ; des familles entières vivant placidement et confortablement, depuis plusieurs générations, des intérêts que rapporte une coupure d'action de charbonnages, sans même s'étonner de l'oisiveté des riches et du labeur des pauvres, tressaillant pourtant quelquefois aux coups de grisou qui, de temps en temps, grondent au pays noir, illuminant d'une brusque flamme rouge les sombres terrils…

Hégry prédit la fin de ces choses, la fin prochaine : ils l'auront, les Borains, le suffrage universel ! et, quand ils l'auront, la ruée des socialistes enfoncera les portes du Parlement ! Et ce jour-là,

gare à Mons : les mieux avisés mettront les volets à leurs boutiques !

J'ai déclaré avec tranquillité que Mons est bien gardé ; que les corps spéciaux et même la garde-civique sont là ! Nous ne sommes pas des capons.

Tout de même, ça m'avait impressionné plus que je ne le montrais : il avait l'air, avec ses cheveux blancs et ses vieilles mains qui commencent à trembler, du prophète de l'Écriture…

Le soir, j'en ai parlé à Tante Lalie : elle m'a répondu, avec beaucoup de bon sens, que tout cela était bien malheureux, mais que ce n'était ni elle ni moi qui avions fait la société et que celui qui tire un bon lot à la loterie n'a pas l'habitude de le donner à ceux qui n'ont pas gagné. Tout le monde sait d'ailleurs en ville combien elle est bonne pour les pauvres ; le matin, elle s'était inscrite comme dame patronnesse à l'Œuvre pour l'envoi à la mer, pendant les vacances, des enfants débiles du Borinage.

Mais tous les Montois, je dois le dire, ne ressemblent pas à Tante Lalie.

10 décembre 19… — Il n'a vraiment pas de chance, notre corps des pompiers volontaires. Sa dernière mésaventure l'a mis une fois de plus en mauvaise posture. Figurez-vous qu'un incendie éclata avant-hier dans le bâtiment d'arrière du magasin d'aunages Leclercq, rue des Capucins. Ces bâtiments ont une « porte d'issue » comme on dit chez nous, rue de Dinant. Les pompiers accourent avec le dévidoir et la pompe à bras. On déroule les tuyaux ; on en adapte une extrémité à la pompe ; on découvre le couvercle de pierre d'une citerne dans le pavement de la cour et l'on jette l'autre extrémité dans cette citerne.

« Pompi ! Pompez ! Pompons ! à nous le pompon ! » comme dit la chanson. L'amorçage se fait avec une difficulté inusitée ; mais comme le feu prend de l'extension, on n'en pompe qu'avec plus de rage, deux hommes à chacun des bras de la pompe. Le jet arrive enfin, épais, nauséabond : on s'est trompé de citerne…

Le caporal hurle au lieutenant grimpé, selon l'usage, sur le toit, afin d'étudier la meilleure façon d'attaquer l'élément destructeur :

— Lieutenant, il y a erreur ; ce n'est pas de l'eau.

Et le lieutenant de répondre :

— Est-ce que ça éteint ?

— Oui, lieutenant…

— Continuez !

Les pompiers ont continué et se sont rendus maîtres de l'incendie ; mais l'état des locaux, tant intérieur qu'extérieur, quand la pompe se retira, défie toute description.

Vous pensez si l'on a fait des gorges chaudes. On n'appelle plus X… que le lieutenant Cambronne.

Voyez pourtant comme le sublime est près du ridicule : moi, je trouve le « est-ce que ça éteint ? » presque cornélien… Si le mot avait été prononcé par Napoléon — et, qui sait ?, par moi — il serait peut-être devenu historique.

***

La Guigne au col verdâtre — comme on dit à Mons, ou à peu près — s'acharne après le nouveau lieutenant des pompiers. Voilà-t-il pas que le propriétaire de la maison Leclercq lui intente un double procès : un premier pour avoir déversé sur ses bâtiments de derrière des produits innommables ; un second pour le préjudice moral, le demandeur étant devenu l'objet de la risée publique, ce qui a une fâcheuse influence sur son commerce.

Le I février. — Grand dîner, hier, chez Tante Lalie. Vingt couverts. Service fait par le traiteur Dupuis, de la rue des Clercs. Bon mais trop copieux : Tante Lalie a toujours peur que les gens s'en aillent avec leur faim.

Le héros de la soirée fut le vieux Urbain Hégry, de la rue des Cinq Visages, enfin remis de la double pneumonie qu'il prit la nuit de la Noël, en sortant sans pardessus de « chez M Angot », le café au coin de la place et de la rue de Nimy.

Je vous ai déjà parlé de lui : il a quatre-vingt-trois ans. C'est le patriarche de la bourgeoisie montoise. On l'estime beaucoup en ville. Quand il quittera la rue des Cinq Visages pour la terre à pétotes, toute la société montoise le conduira à sa dernière demeure.

Il a conservé des dents magnifiques : quand il mange une grive, il croque tout, sauf les pattes et le bec. Et il vous vide sa bouteille de bourgogne et il vous avale cinquante huîtres comme vous gobcineriez une moule.

Il fut de l'époque de Pierre Moutrieux, et de Polyte Laroche, l'auteur du Pauvre porion belge, dont la vieille mesquenne Mélie avait plus de 80 ans ; il la conservait « parce que c'était une pauvre orpheline », Hégry s'honore aussi d'avoir été l'ami d'An-

toine Clesse, encore qu'il ne manque pas d'anecdotes malicieuses sur le compte du chansonnier-armurier. Celle-ci, notamment : Clesse venait d'être décoré de l'Ordre de Léopold, distinction infiniment plus rare et plus précieuse en ce temps-là qu'aujourd'hui. M Clesse se tenait presque toujours dans le magasin d'armes du coin de la rue d'Havré et de la rue des Epingliers ; quand un client se présentait, elle s'avançait au bas de l'escalier et appelait son mari : « Chevalier ! il y a quelqu'un à la boutique ! »

Devenu lent à se mouvoir à cause de ses rhumatismes, mais encore droit et l'air d'un officier de cavalerie en retraite, Urbain Hégry a gardé sa toilette d'autrefois : large panama ; en épingle de cravate, une main de corail tenant une clef d'argent ; double chaîne de montre en or avec un large médaillon en pendeloque ; cheveux blancs plats séparés par une ligne au milieu, barbiche à la Napoléon III…

Il dit volontiers, en souriant, que l'établissement de sa famille à Mons remonte au temps où le Bon Dieu n'était pas encore venu au monde. Le fait est que, nulle part comme dans sa maison, on n'a conservé le culte des us et coutumes d'autrefois. On ne les garde pas seulement avec piété, on les garde avec entêtement. Il y a du reste, pour cela, chez Hégry, un gardien vigilant : c'est la servante Gélique, octogénaire comme son maître, dont elle est la sœur de lait. Rien ne se fait sans sa permission dans la vieille maison où elle a passé sa vie. Petite et encore preste, avec un nez comique à force d'être petit, les joues luisantes et rouges comme une artoile de goutteux, des cheveux encore bruns, bien aplatis sur les tempes, qui n'ont jamais connu que la cendrinette, toujours propre et « nette comme busquette », on dirait d'une marionnette repeinte à neuf tous les matins.

On ne manque jamais, quand Hégry est là, de mettre la conversation sur Gélique. Il ne déteste pas, au contraire, de s'étendre sur le pittoresque de ses habitudes ; il dit comment Gélique mesure, sur les grains de son chapelet, le temps de cuisson des œufs ; comment Gélique « abroque » encore les tonnes à la cave ; comment, ne sachant ni lire ni écrire, Gélique fait ses comptes de ménage, sans jamais se tromper, avec des marques à la craie sur la porte de l'armoire ; comment Gélique jeûne pendant les quarante jours du Carême et fleurit la Vierge pendant le mois de mai ; comment, dans sa chambre, tous les soirs, avant de se coucher, Gélique récite les litanies, en prenant son chaudeau et en vidant son pot du matin ; etc. Toute ancienne famille montoise a sa vieille servante ayant connu, dans la maison ancestrale trois, quelquefois quatre générations ; ces antiques « mesquennes » font partie des meubles de la cuisine ; l'habitation leur tient lieu d'univers ; elles ne la quittent que quand leurs mains séniles laissent échapper la vaisselle et que leurs jambes usées par trop de travail les obligent au fauteuil ; on les conduit alors, quelque soir, à l'hospice des Quanquennes où elles s'éteignent lentement, paisibles et discrètes, entre un rameau de buis et un pot de giroflées.

Les invités de Tante Lalie pratiquent, dans la conversation, le principe qui s'inscrit sur la manchette du journal « le Ropieur » : « le Wallon, dans les mots, brave l'honnêtreté ». Manger gras, parler gras. Urbain Hégry raconte toujours volontiers qu'un jour son père s'était rendu, sans s'être muni d'un journal, à l'endroit où le roi va-t-à pied. Il appela à plusieurs reprises la vieille servante : « Apportez-moi du papier ! » Et Gélique de répondre, avec la froide résolution d'une femme qui ne veut rien changer aux coutumes consacrées d'une vie simple et digne : « Du

papier !… non, Monsieur, vous n'en aurez pas : tout ça, c'est des ambitions ! »

Le docteur Deghilage narra à son tour l'histoire récente de Bouboule Petit qui fait rire toute la ville. Bouboule a vingt-cinq ans et il est bossu. Les bossus sont souvent courageux. Afin de gagner ses croûtes, Bouboule s'est mis à fabriquer des fusées et de la poudre de Bengale ; la Régence lui a confié, l'autre jour, le feu d'artifice de la Ducasse et chaque pièce fut saluée d'innombrables « Vive Bouboule ! » Depuis ce jour, Bouboule Petit est sacré entrepreneur de toutes les fêtes pyrotechniques.

Bouboule est bègue autant qu'on peut l'être ; sous le coup de l'émotion, il lui est impossible d'articuler deux mots. Or, il y a quelques jours, au moment de se mettre à table, avec son père et sa mère, dans leur maison du Petit-Marché, on l'envoya à la cave « tirer une bonne carafe de bière ». Comme il ne remontait plus, on commençait à s'inquiéter lorsque, brusquement, il reparut avec la carafe vide.

— Qu'est-ce qu'il y a, Bouboule ? Mais Bouboule ne parvenait pas à s'expliquer :

— Lab…, lab.., lab… labibi…

— Quoi, lab… ?

— Lab… labibi… labibi…

Il s'étranglait, on aurait dit qu'il avait avalé une pétote qui ne voulait pas passer ; plus il faisait d'efforts, plus il s'embarrassait.

— Chante-le ! dit le père.

C’est la suprême ressource pour les tafiards, comme chacun sait.

Alors Bouboule, assidu du théâtre, prit la pose du tambour-major du Caïd, quand il chante

L’Amour, ce dieu profane,xxxxxxxxxxxxxxxxxx
Inventa (bis) la diane…

et, faisant le geste de mouliner dans l’espace une invisible canne de tambour-major :

La bière coule à la cave :
C’est Bouboul’ Petit, c’est Bouboul’ Petit…
La bière coule à la cave,
C’est Bouboul’ Petit qui l’a dit !

Comme il achevait ce morceau de bravoure, les yeux au ciel, la voix vibrante et la main gauche sur le cœur, il reçut, de la main irritée du père Petit, une maxigrogne qui l’envoya contre le mur, tandis que la mère Petit dégringolait à la cave et, de son index introduit comme une bonde, bouchait le chemin à ce qui restait de bière dans la tonne.

Si le prochain feu d’artifice de Bouboule comporte une pièce montée qui figure un tonneau crachant du feu liquide, jamais artificier n’aura eu pareil succès !

***

Chez tante Lalie, les plaisirs alternent : après les histoires locales, parfois hautes en couleur, on fait de la musique ou on dit des vers au dessert ; hier, les jeunes filles y ont été de leur morceau de piano : l’ouverture de Zampa, la Malle des Indes, les Rê-

veries de Marguerite et le Crépuscule, et les jeunes hommes de leur monologue : La Mort de Jeanne d'Arc ; Enragé… il était enragé ! le Hanneton, les Écrevisses en cabinet particulier et, pour finir, la Grève des Forgerons.

Autre chose encore marqua, hier, le dîner de Tante Lalie : les débuts dans le monde de Valentine Godin. Elle est gentille, cette petite, beaux yeux, des cheveux blonds et soyeux, mais terriblement timide : alors que je l'ai connue si bavarde en son enfance, elle n'a vraiment ouvert la bouche, de tout le dîner, que pour y introduire de la nourriture, ce qui a permis de constater tout de même qu'elle a de dents petites, bien plantées et bien blanches. Après tout, c'est peut-être Tante Lalie qui lui a dit de se taire : quand on ne parle pas, on ne dit pas de bêtises.

La plus franche gaîté n'a cessé de régner ; on n'a pas dit trop de mal du prochain ; un Richebourg 1869, retrouvé dans un coin perdu de la cave, a recueilli tous les suffrages : Tante Lalie était radieuse.

Tante Lalie m'a dit que Valentine est pleine d'admiration pour moi. Tout simplement. Je ne sais pas pourquoi ; tante Lalie n'a pas eu le temps de détailler ; mais c'est comme ça… Sans doute le prestige de l'uniforme — car j'étais en tenue de Commandant.

***

Àpropos de chasseurs, un petit incident, dimanche dernier, avec le garde Lartoile, le faux diable que vous savez…

Il faut d'abord vous dire que, depuis que je suis commandant, toute la compagnie a pris parti contre lui. C'est voler au secours du vainqueur, comme on dit, mais c'est comme ça. Il n'est pas de

mauvais tour que les sous-officiers et les simples gardes ne lui jouent. Quand on va à l'exercice, on n'a pas atteint le bas de la rue de Nimy, qu'on entend la voix du sergent crier :

— Le garde Lartoile fait office de flanqueur.

Et ce tafiard de Lartoile d'allonger le pas, en marge de la compagnie.

On manœuvre : « L'homme de droite fait à droite et la gauche marche ! » Quelle que soit la façon dont Lartoile s'y prenne, il est sûr de se faire eng… irlander. On a fini par l'engeler tellement — il est déjà naturellement adroit comme la rue Cronque — qu'il court quand il doit rester immobile et qu'il s'immobilise quand il doit avancer.

Dimanche, un garde, pour un oui ou pour un non, lui a envoyé une gifle. Lartoile est venu me trouver illico :

— Commandant, je viens de recevoir un soufflet !

— Vous l'avez rendu, garde Lartoile ?

— Non, commandant.

— Eh bien ! quand vous l'aurez rendu, vous viendrez m'en reparler.

Je ne l'ai plus revu.

Tout ce qui manie un fusil, un sabre ou un tambour dans la bonne ville de Mons — c'est-à-dire à peu près toute la population mâle de la cité — en rit encore plein sa panse.

12 février. — Si j'étais le capitaine des pompiers de Mons, mon premier soin serait de faire disparaître les errements déplorables

qui se sont introduits jusque dans le commandement des officiers et qui mettent l'embrouille dans la compagnie. Je sais bien que le casque en cuivre planté d'un pinceau, la casaque à boutons d'argent et le pantalon trop court (un pompier a toujours un pantalon trop court) ne sont pas pour donner aux pompiers l'allure martiale qu'on voit à nos chasseurs ; mais l'organisme a beau être d'utilité civile, ce n'est pas une raison pour y négliger tout ce qui est d'ordre militaire.

Le premier devoir d'un chef de pompiers, digne de ce nom, est de s'en tenir à la terminologie consacrée, à user des mots et formules qui forment la langue du soldat. Le capitaine a le tort de ne pas observer ces principes. Quand il s'agit de mettre des hommes en ligne, il se borne à dire : « Alignez-vous sur le bord du richot, comme la semaine passée !... » Ou, pour porter sa colonne en avant : « Par la rue du Miroir, en avant, marche ! » Ou, encore, pour faire un quart de conversion : « Par le flanc droit, suivez-moi ! »

Tout cela manque de prestige et de décorum, et blesse l'esprit de discipline qui est en moi.

Àcôté de quelques vieilles carcasses incapables de monter la rue d'Havré en courant, le corps des pompiers compte des éléments de choix : une bonne moitié des hommes sont lauréats des concours de gymnastique, les quatre plus jeunes pompiers ont même reçu l'épithète flatteuse de « voltigeurs du feu ».

Mais je ne sais quelle guigne s'attache à ce corps de volontaires. Tenez : pendant des années, les officiers ont vainement demandé à la Régence une échelle Porta, qui leur permît de combattre les incendies à l'étage. Il fallut recourir à une souscription

publique. On acheta ainsi une échelle superbe, montée sur roues, s'allongeant de trois divisions et parvenant sans peine à la hauteur des toits. Les pompiers furent très fiers de cet engin : bien souvent, pendant que mes chasseurs manœuvraient à la plaine de Nimy, nous les voyions s'exercer : tout là-haut, au dernier échelon, le « voltigeur du feu » n'était plus qu'une grosse mouche. Les hommes ne parvinrent qu'après de nombreux essais à hisser les boyaux du dévidoir au haut des montants ; finalement ils le firent en moins de trois minutes ! Le capitaine rayonnait : cette fois, il ne verrait plus, la rage au cœur, l'élément destructeur dévorer les mansardes que la lance ne pouvait atteindre !

Et l'on attendit avec impatience le premier feu.

Or, il se fit que, cet hiver-là, même à l'époque de la nouvelle année qui est celle des fortes échéances et des grands incendies, le feu ne prit nulle part dans la bonne ville de Mons. Les pompiers grognaient : beaucoup, rageurs, dormaient à moitié habillés, afin de courir plus vite à l'échelle quand ils seraient réveillés par la corne du veilleur du Château. Le plus jeune des voltigeurs parlait de mettre le feu au grenier de quelque vieille cassine, pour l'éteindre du haut de l'échelle et emporter sur son dos, par la fenêtre, un grand-père paralytique ou mieux encore, une femme en couches, ce qui est plus dramatique et tout-à-fait bien porté. Mais hélas, le temps s'écoulait et le veilleur ne voyait rien flamber.

Cela dura six mois — chose presque incroyable !

Une nuit enfin, — ta ra ta ta tut tût ! — voilà que le Château se met à vacarmer : le feu venait d'éclater au faubourg d'Hyon ! Le sergent-clairon n'eut pour ainsi dire pas besoin de sonner le

rappel en courant de rue en rue : en moins de dix minutes, presque tous les hommes étaient là, casque en tête, hache à la ceinture. Six d'entre eux s'attelèrent à l'échelle Porta : dix autres aux deux pompes à bras, le reste aux dévidoirs : dans un grand bruit de cris, de ferrailles et de souliers, toute la compagnie traversa la place et enfila la rue d'Havré : de vrais diables à ressorts ! Des bourgeois, réveillés en sursaut, couraient à leurs côtés, criant « Habie ! » et « Au feu ! » sans même savoir où était l'incendie. Des voix proclamaient : « Vive l'échelle Porta ! » — et celle-ci de danser joyeusement sur le pavé, comme un grand faucheux : elle allait — c'est le cas de le dire — recevoir le baptême du feu !

Guidés par une patrouille de police, les pompiers arrivèrent enfin au lieu du sinistre.

Et un rugissement de colère monta : le feu s'était déclaré dans la cave !

Le 14 avril. — Je songe très sérieusement à partir pour le Congo et à y faire un séjour de quelques mois. La situation, malgré le départ de Tartarin, n'est plus tenable : je suis « le Congolais », celui qu'on prend pour arbitre dans toutes les discussions concernant la Colonie, celui qu'on vient consulter quand on songe à s'expatrier, celui aux souvenirs duquel on fait appel à propos de tout et de rien. J'ai donné, l'autre jour, un interview au Journal de Mons.... jamée ! Je vais être invité à un dîner au Palais de Bruxelles en ma qualité de Commandant des chasseurs éclaireurs ; je devrais en être fier et heureux ; je me sens tout tremblant ! Je m'éveille quelquefois en sursaut : Léopold II, sa barbe blanche penchée sur moi, me dit : « Il paraît, commandant, que vous avez parcouru en tous sens notre belle colonie... »

Généralement, quand un homme s'est mis dans un mauvais cas par un mensonge, le temps travaille pour lui : la faute disparaît sous l'oubli. Ici, c'est le contraire ; les inventions de Tartarin — un peu secondées par ma coupable complaisance, je l'avoue — sont pareilles à un arbre qui, né d'une forte semence, croît avec une vigueur toujours nouvelle et se développe à chaque saison.

Tenez : Tante Lalie m'avait dit, après son dernier grand dîner, où avait paru Valentine Godin que cette petite était pleine d'admiration pour moi, ce qui n'avait pas manqué — je le confesse sans modestie — de flatter en moi le commandant des chasseurs éclaireurs. Je me disais qu'elle m'avait vu passer à la tête de mon bataillon, que mon uniforme, mon sabre d'officier… ah ! bien ouitte !

Je l'avais trouvée ce jour-là dans le jardin, chez Tante Lalie, occupée à lire.

— Que lisez-vous là, Valentine ?

— Une pièce de Musset, Monsieur Gédéon : « À quoi rêvent les jeunes filles… »

— D'abord, je vous prie une fois pour toutes de ne plus m'appeler Monsieur Gédéon : vous êtes la fille du frère de mon oncle ! tendez c' que j' vous parle ? vous avez le droit et le devoir de m'appeler Gédéon !…

— Je dirai Monsieur Gédéon pour commencer. Le monsieur tombera tout seul.

Elle avait un sourire confiant et deux yeux clairs et francs, bleu azur.

— Tout seul, à l'usage, comme un bouton de guêtre ?… soit, Valentine… pardon, Mademoiselle Valentine…

— Oh !

— Quoi ?

— Valentine… pas Mademoiselle… je ne suis qu'une petite fille.

— Une jeune fille…

— Non ; une jeune fille doit se surveiller ; une petite fille se laisse aller… moi, j'aime mieux me laisser aller… laisser courir mes idées…

— À quoi rêvent les petites filles, Valentine ?

— J'en connais une, grand Gédéon, qui rêve voyages et aventures, comme un boy-scout. Malheureusement, elle n'a jamais vu que Mons et Jemappes ; elle se sent devenir triste quand elle regarde, sur la carte, tous les beaux pays qu'elle ne verra jamais… Si vous avez de beaux livres de voyages, grand Gédéon, il faudra les prêter à la petite fille : elle en aura le plus grand soin.

— Le grand Gédéon vous en prêtera, petite Valentine.

— Et si vous vouliez être tout à fait gentil…

— Dites.

— Eh bien, de temps en temps, vous me raconteriez vos aventures au Congo…

Zut !

Tante Lalie entrait ; j'ai gloussé quelques compliments et je suis parti.

Le I mai 19… — Elle est très fine, cette petite : il doit faire joliment noir où elle se perd… Et puis, elle a cette qualité d'être franche ; elle parle net et regarde tout le monde en face ; or, moi, je ne déteste rien tant que les minaudières qui mangent avec une fourchette à deux dents de peur de s'agrandir la bouche. Je l'observe souvent ; je sais maintenant toutes les robes qu'elle a ; je connais toutes ses façons de sourire et j'ai remarqué que, quand elle est dépitée et qu'elle fronce la bouche, il vient un cœur tout rouge sur la moue de ses lèvres.

Quand je pense que si j'avais voulu écouter les conseils de mon vieux papa qui, dans ses derniers jours, m'exhortait à me marier, je pourrais avoir aujourd'hui une fillette comme Valentine — pas de son âge, bien entendu, mais tout de même déjà en âge de pension ! Peut-être plusieurs années de bonheur paisible que je n'ai pas connues…

Si mes idées suivent cette pente, c'est probablement parce qu'il n'y a guère eu de femme dans ma vie : ma mère, toujours souffrante, est morte quand j'avais dix ans et, de ma famille, je n'ai fréquenté que la bonne tante Lalie. Je ne parle pas des perruches à la recherche d'un perchoir qui courent les soirées et les redoutes et exposent leur viande peu ragoûtante dans les loges de théâtre, encore moins des petites femmes d'étudiants, des « artisses » de théâtre et des juments des pince-fesses ; je parle des femmes dont on se dit qu'on les voudrait pour compagnes de sa vie et qui vous donnent de l'amour avec de l'amitié confiante.

***

Le jeune avocat Barburion a dîné hier avec sa mère, Tante Lalie et Valentine, chez Dupuis. Tante Lalie avait accepté, sans y voir malice, cette invitation au restaurant, la maison de M Barburion étant occupée par tous les corps de métier ; mais, dans une ville comme Mons, vous pensez si ça a fait jaser ! Avant qu'on allume les réverbères, il était déjà question du mariage de Valentine avec l'avocat. Au fond, j'aurais dû prendre ça comme une puce sur la jambe ; mais agacé je ne sais pourquoi, je n'ai pas pu m'empêcher d'en parler ce matin à Tante Lalie.

Elle a paru tomber des nues.

— C'est vrai, tout même, doux Jésus, que Valentine est bonne à marier ! C'est la première fois que j'y pense.

— Vous voyez que tout Mons y a pensé pour vous, Tante Lalie.

J'allais m'en aller la laissant tout abasourdie, quand elle m'a demandé :

— Vous le connaissez, Barburion ?

— Oui, un peu…

— C'est un garçon bien comme il faut… Non ?… vous ne trouvez pas ?

Alors moi, je ne sais pourquoi, je lui ai répondu (et il me semblait que c'était un autre que moi qui parlait avec ma bouche) :

— Il a un nez comme un éteignoir à chandelles, des oreilles comme des portes de grange, des lèvres comme des bords de pot de chambre, des yeux comme des bouquiaux de sorcière et un teint couleur crotte de veau malade !

Et je suis parti moitié riant, moitié fâché, en claquant la porte, tout étonné d'avoir retrouvé dans ma mémoire cette « bleffe » que nous disions à l'école entre gamins.

Le 12 mai. — Je suis mécontent de moi-même.

Je suis tout démoulquiné — au moral, bien entendu. Je suis scrand ; je ne sais plus ce que je veux ; qu'on me propose n'importe quoi, j'aime autant au beurre qu'à l'huile. Père de mon bataillon, je suis tenu, comme tel, de faire régner la concorde entre mes hommes… eh bien ! on est venu me demander tout à l'heure de raffiquer une querelle entre deux gardes dont l'un a fait l'autre cocu : c'est à peine si j'ai dit oui. Moi qui aime rire, je ne ris plus que quand le sel brûle.

Àla dernière prise d'armes, il m'a semblé que je n'étais plus dans mon assiette, que je n'avais plus mon bataillon en mains comme je l'ai toujours eu jusqu'ici.

Je suis fier de mes chasseurs. Je le proclame partout où j'ai l'occasion de le proclamer. Pourtant, il y a, parmi eux, des têtes de bois… jamée ! Hier encore, au rassemblement sur la place, je vois arriver ce grand fade d'Alphonse Aribotte, traînant ses souliers comme si on l'avait chargé de polir les pavés avec ses semelles. Il n'avait oublié qu'une chose : son sac !

Je suis patient, très patient sous les armes ; mais l'attitude d'Aribotte, son débraillé, la flemme qu'il dégageait m'exaspérèrent tout d'un coup.

— Qu'est-ce que vous faites, garde Aribotte ?

Il dirigea vers moi un œil languide, bâilla un bon coup et répondit :

— Je m'embête, mon commandant.

Les gardes se mirent à rire.

— Vous avez oublié votre sac, sacré tonnerre ! Est-ce que vous nous prenez pour une bande de baraquieux ?

— C'est bon, mon commandant, faut pas vous frapper : je vais le chercher.

— Vous n'avez que cinq minutes.

— J'habite chez Devos, rue de la Coupe.

— Dépêchez-vous !

Il s'en alla, d'un pas de tortue et je le vis disparaître sous la voûte de la cour. J'allai faire une petite inspection plus loin et, comme je m'apprêtais enfin à faire sonner la formation par rangs, je le vis tout à coup, à deux pas de moi, l'air un peu plus ahuri que tout à l'heure. Mon sang, cette fois, ne fit qu'un tour :

— Garde Aribotte !

— Mon commandant ?

— Qu'est-ce qui vous manque ?

Il me regarde avec des yeux ronds :

— Il ne me manque rien… Merci bien, mon commandant… Vous voyez bien que j'ai mon sac, mon commandant ?

— Je ne vous parle pas de votre sac !

— Qu'est-ce qui me manque, alors, cette fois-ci, mon commandant ?

— Votre fusil, nom de Dieu !

Il regarda la paume de ses mains vides.

— Ça ne fait rien, mon commandant, je vais le chercher.

— Et vous croyez que nous allons vous attendre ?

— Alors, mon commandant, partez sans moi, je vous rattraperai avec le tram…

Et il s'est éloigné de son même pas tranquille.

Je me demande s'il ne s'est pas f… de moi.

***

Tout va de travers, tout…

Je ne suis pas superstitieux, mais il y a autour de nous, autour de Mons, je ne sais quels inquiétants présages… Ainsi, tenez : hier dimanche, à la Croix-place, tandis que les Ouvriers Montois chantaient sur le kiosque, avec beaucoup d'expression, le fameux chœur qui leur a valu le prix d'excellence à Tourcoing : « César ! ceux qui vont mourir te saluent ! », le plancher s'est effondré et toute la chorale s'est ensevelie brusquement dans les tréteaux et les madriers ; on ne voyait plus que la baguette du chef qui s'agitait au-dessus du tas.

Faut-il croire à ce qu'on chante dans la Mascotte :

Les présages, les songes
Ne sont pas que des mensonges :
Des exemples frappants
L'ont prouvé de tout temps…

En attendant, j'ai du chagrin, du vrai chagrin, du chagrin muet.

***

Je vous ai déjà parlé du poète Polyte Laroche. En vieillissant, la manie de la persécution lui est venue : il s'imagine qu'on cherche à l'empoisonner. Il a pris l'habitude d'aller, vers midi, chez la mère de Myen, rue des Grousiers, et de demander deux œufs. Il en tire alors deux autres de sa poche en demandant qu'on les fasse cuire durs : il croit ainsi échapper à la tentative d'empoisonnement que pourrait perpétrer contre lui — sait-on jamais ? — la mère de Myen…

Hier, je le croise, rue d'Havré, en face du Cruchon :

— Une pinte, Polyte ?

— Ça va… Deux cruchons, s. v. p.

On apporte les deux verres et Polyte immédiatement met devant lui celui qui était devant moi.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je ne tiens pas à être empoisonné.

— Bé !… Et moi ? !

En temps ordinaire, j'aurais ri. Au lieu de rire — dites-moi pourquoi, s. v. p. — je me suis fâché : j'ai laissé là mon verre et je suis parti en claquant la porte.

Le I juin. — L'amour, le véritable amour ? Beaucoup de gens en parlent et personne ne l'a jamais vu, a dit un philosophe… Je

suppose qu'il exagère et qu'il y a tout de même des gens qui… ; mais, en tout cas, ce n'est pas moi.

Pourtant, mon imagination travaille… Tenir dans sa main une menotte qui tremble d'émoi tel un oiseau captif, une nuit d'été, quand les étoiles scintillent comme de la poussière d'argent, et que l'air est doux et léger, se sentir un cœur d'enfant, doux et joyeux, un cœur qu'une chère image emplit tout entier, est-ce que ce ne serait pas ça, l'amour ?

Dire : « ma femme » à une jolie créature qui sent bon dans les fourrures où elle s'emmitoufle et qui glisse son bras sous le vôtre comme si elle cherchait une protection… passer une soirée à tisonner les boulets du feu ouvert et la regarder verser le thé, arranger des gâteaux sur l'assiette, souffler la fumée d'une petite cigarette… la voir au balcon d'une maison amie, toute fraîche et souriante, quand mon bataillon défile sous mon commandement… l'entendre, rire, dès le matin, après la belle nuit passée dans mes bras… entrer dans la loge du théâtre derrière elle, pendant que tous les yeux convergent pour admirer sa toilette et sa beauté… trouver tous les midis, un bon déjeuner sur une belle nappe blanche, parmi les cristaux, avec un bouquet de deux sous qui trempe dans un verre… se dédoubler, en se doublant, auprès d'un être cher… n'avoir aucune pensée cachée, aucun secret, vivre en confiance, en confiance totale…

Hélas, je ne puis, moi, connaître cet amoureux et fraternel partage ! Jamais, je ne pourrai lui dire : « Lis en moi comme dans un livre ouvert ! » puisque le mensonge est installé en moi à perpétuité, puisque j'appréhende à toute heure du jour, qu'on découvre en moi l'imposture…

Songeant à la romance : « Ninon, Ninon, que fais-tu de la vie ? » je m'écrierais volontiers : « Tartarin ! Tartarin ! qu'as-tu fait de mon existence ? »

Jamais comme aujourd'hui je n'ai senti le prix de la sincérité. Cette enfant m'enveloppe, sans le savoir, du rayonnement de sa fraîcheur et de sa gaie jeunesse ; elle m'impressionne dans les petites choses de la vie courante ; elle me rend meilleur… Ne me suis-je pas reproché tout à l'heure de ne m'être inscrit que pour 10 francs sur la liste de souscription en faveur des victimes du dernier coup de grisou de l'Agrappe ?… Et ne me suis-je pas repenti, ce matin, en m'éveillant, d'avoir traité hier soir de « foutu imbécile » le garçon de la Belle Vue qui s'était trompé en me rendant de la monnaie ?

***

Les Camerluches du Cayaux-Club ne sont pas sans s'apercevoir de ce changement. J'ai surpris hier les regards de Myen qui m'étudiaient ; or, quand Myen est sur une piste…

5 juin… — Je remarque avec plaisir qu'elle a des attentions pour moi et je me dis que l'on n'a pas d'attentions pour quelqu'un qui vous est indifférent. Elle sait que, comme on dit à Mons, je suis mortel après les asperges et les chicons : eh bien ! chaque fois que je dîne chez Tante Lalie (et ça m'arrive bien plus souvent qu'avant) il y a des chicons et des asperges. Or c'est elle — Valentine — qui s'occupe de la cuisine ; ainsi l'a voulu en sa sagesse Tante Lalie, qui lui fait aussi suivre des cours de coupe à l'école professionnelle.

Tous les matins, elle — Valentine — va au marché avec la cuisinière. Le hasard me fait quelquefois passer, et même souvent,

par le Petit Marché au moment où elle — Valentine : j'ai je ne sais quel plaisir à écrire ce nom — va aux légumes et aux fruits. J'ai du plaisir à la voir trottiner, aborder les fourboutiers et marchander les cabusettes ou les artoiles de capucins. La cuisinière la suit, un panier au bras. J'arrive, comme par hasard, par la rue de la Halle, je traverse le marché et je les croise près de la fontaine. D'habitude, je la salue sans descendre du trottoir ; hier, j'ai été l'accoster délibérément au milieu des paniers de légumes. Ça a fait sensation sur le marché : toutes les marchandes avaient l'œil sur nous. Elle riait d'un air amusé, où il y avait un peu de malice : il faut dire que j'avais glissé sur une côte de chou :

— Vous venez au marché aussi, Commandant ? Des chicons et des asperges ?

— Non… je viens vous serrer la main… je vous avais vue de loin, en passant… alors, je m'étais dit, n'est-ce pas : « Je vais serrer la main à Valentine »… Tante Lalie va bien ?… Je crois qu'il va faire joliment chaud l'après-midi…

C'est inouï comme je me sens bête quand elle a son air moqueur : plus de présence d'esprit ; la certitude que je vais dire quelque chose d'énorme et d'idiot…

Je regardais l'eau couler dans la vasque de pierre de la fontaine.

— Rien que de voir ça, ça me donne l'envie de prendre un bain, dis-je.

Elle pouffa :

— Vous n'allez pas vous déshabiller, dites ?

Je cherchai quelque chose à répondre et je ne trouvai rien. Je m'en allai après lui avoir serré la main, enjambant des paniers de carottes ; il me sembla que la cuisinière riait et que les gens du marché me prenaient pour un innocent.

Maintenant, ce que je vais vous dire, vous le croirez si vous voulez : je montai vers la place par la rue de la Coupe ; quand j'arrivai en haut, la grosse mercière Alida, qui tricotait sur le seuil de sa boutique, me salua d'un aimable « Bonjour, Monsieur le Commandant » — et j'entendis la voix de sa fille, dans l'arrière-boutique, lui crier :

— Maman, il vient de s'arrêter au Petit Marché pour causer avec Valentine Godin.

Et la mère de répondre, en se tournant d'un bloc vers l'intérieur, sans cesser de tricoter :

— J' comprinds bè minou sans dire no cat…

Comment la nouvelle était-elle arrivée avant moi, qui venais tout droit du Petit Marché ?

Je me le demande encore. Je regardai Alida d'un air interrogateur. Elle pinça les lèvres, tira ses paupières comme un store, de l'air de quelqu'un qui en sait long et, s'inclinant très bas, elle me fit une révérence à cul-ouvert, comme à la Cour.

Quelle race !

Mons, ville du cancan, du potin, des commérages et des ramages ; Mons, monstre aux mille yeux, aux mille oreilles et aux mille langues, toi qui fouines, toi qui clabaudes, toi qui médis, il y

a des jours où j'ai l'envie de m'en aller tellement loin que tu ne me reverrais plus !

11 juin. — J'ai fait hier une chose que je n'aurais pas dû faire : quand on a l'honneur de porter l'uniforme de commandant, on a tort de s'abaisser à causer avec des domestiques et de les payer pour qu'ils soient indiscrets… Enfin, c'est fait… J'avais à peine montré une belle pièce de cinq francs à la cuisinière qu'elle m'a dit :

— C'est pour savoir ce que M Valentine pense de vous, n'est-ce pas, Commandant ? Eh bien, mon Commandant, elle vous aime…

Et la belle pièce de cinq francs, agrippée d'une main sûre, disparut dans la poche de la jupe.

— Plus bas, Marguerite, plus bas…

— Oui, Monsieur, vous avez raison… Car Madame n'en sait rien et Mademoiselle m'a bien recommandé de ne jamais vous parler d'elle.

Et la voilà partie !… elle avait remarqué que Valentine passait une heure devant la glace chaque fois que je devais venir chez Tante Lalie ; elle le lui a dit et Valentine a répondu : « C'est bien mon droit d'aimer les militaires ». — « Surtout que vous avez pour cousin un commandant »… — « Il ne serait pas mon cousin et pas commandant que je l'aimerais tout de même ! »

Car ce que Valentine aime en moi, c'est le losse, le cerveau brûlé, le batteur d'estrade, celui qui passe où les autres n'ont pas osé passer, celui qui s'est couvert de gloire dans des pays lointains…

Voilà ce que m'a dit Marguerite !

Comme je tirais une pièce de deux francs de la poche de mon gilet, elle m'a tout de suite ajouté que Valentine avait rêvé de moi la nuit. Si j'avais ajouté trois francs, il est probable que Valentine aurait juré d'entrer au couvent si elle ne m'épousait pas dans les quinze jours…

12 juin. — Je continue à faire des fautes au bataillon. Je me sens médiocre et, si je me laissais aller, je me lamenterais toute la journée… Tant vaut le prestige du chef, tant vaut le corps qu'il commande ; une prune gâtée gâte tout le fruitier ; il ne faudrait pas que l'indiscipline des pompiers et des gardes-civiques gagne mes chasseurs…

Ce qui s'est passé dimanche dernier n'est pas bien grave, comme vous allez le voir, mais c'est agaçant…

Nous manœuvrions au pied du Mont Panisel ; il faisait une chaleur terrible. Je commande à mes hommes de s'élancer pour couronner la crête, tout là-haut là-haut. J'ajoute : « Il faut, Messieurs, que cette manœuvre présente l'image de la guerre ; une partie de la compagnie doit donc se laisser tomber en route comme si elle était atteinte par les balles de l'ennemi ».

Les chasseurs prirent du champ, avec intrépidité ; seulement, au bout de 200 mètres, toute la compagnie était atteinte par les balles et couchée sur le dos… et l'on remarqua que les mitrailleuses avaient frappé les hommes juste au moment où ils passaient dans l'ombre portée par un arbre ou un baraquement.

Je me mordais les lèvres ; je compris heureusement que, si je me fâchais, je serais ridicule ; aussi fis-je sonner le

rassemblement :

— Maintenant, Messieurs, nous allons recommencer la manœuvre ! Seulement le thème a changé : dans l'intervalle, les mitrailleuses ont été démontées par l'artillerie de la garde-civique. Aussi l'assaut n'est plus qu'une question de vitesse : il faut arriver au sommet de la position avant que l'ennemi se soit ressaisi.

Je remis les rieurs de mon côté : je vous assure que les hommes étaient trempés quand ils arrivèrent au haut du Panisel. Mais ce sont des choses qu'on ne fait pas deux fois et ce qui en reste, c'est ceci : la plaisanterie a trouvé asile sous le drapeau du bataillon et, pour la première fois, mes chasseurs éclaireurs ont lanterné leur commandant…

Non… voyez-vous que Valentine eût été là !!…

Nous sommes rentrés en ville vers 1 heure.

Marchant à la tête du bataillon, je regardais les balcons devant lesquels nous passions, avec l'espoir imprécis de l'y trouver, fraîche et souriante, tandis que mes chasseurs feraient tête à droite pour l'admirer…

Le 15 juin. — Oui, je le vois à toute sa façon d'être vis-à-vis de moi : elle croit que je suis un héros, l'homme des batailles, des chasses et des explorations. Je me sens plein d'une confusion et d'un malaise qui s'étendent tous les jours, comme une tache d'huile…

Je me répète quelquefois une maxime que j'ai lue dans un journal : « L'exagération est le mensonge des honnêtes gens ». Je ne sais pas quel est l'auteur de cette maxime, mais c'est un bien brave homme. Dommage que son idée n'est pas un peu plus ré-

pandue dans le monde ; je pourrais m'en tirer… Et encore, non : il y a plus que de l'exagération dans mon cas, il y a… de la malhonnêteté. Le menteur, ce n'est pas moi, c'est entendu ! mais je suis le complice du menteur, un complice qui a fait son profit du mensonge…

Elle me mépriserait si elle savait…

…J'ai remarqué aujourd'hui que, quand on lui fait un compliment auquel elle ne s'attend pas, sa joue devient rose comme une framboise et que son oreille ressemble à un petit coquillage nacré qui est dans l'armoire de Tante Lalie.

16 juin, le soir. — Déjeuné, hier, avec elle, chez Tante Lalie.

Celle-ci lui a donné une jolie croix enrichie de brillants, qui lui vient d'un grand oncle, abbé de St-Ghislain. Valentine s'était décolletée d'un rien de plus pour mettre ce bijou. Quel dommage que la croix ne soit pas plus grande !…

Moi aussi je voudrais lui donner des bijoux : j'ai tous ceux de ma mère dans un coffret.

Mais à quel titre les lui offrir ?

Il faut un titre, évidemment…

Évidemment…

Mais, évidemment aussi, j'ai dix ans de plus qu'elle, au moins dix ans…

Même si j'étais décidé à pousser les choses, ce serait toujours une aroque…

Pourtant, ça finirait peut-être par s'arranger ; on a vu des époux d'un âge bien autrement disproportionné.

Non, l'obstacle, le vrai obstacle, le seul obstacle, c'est cette tartarinade du Congo !

Le 20 juin. — Tante Lalie a une maison de campagne où elle passe les jours trop chauds. Ce n'est ni à la mer ni à la montagne : que deviendrait Tante Lalie si on l'éloignait du nid natal ? La « propriété » est à Ghlin, dans les grasses prairies qu'arrosent la Haine et ses petits affluents. Quand, les matins d'été, Tante Lalie se met à la fenêtre de sa chambre, elle voit à sa droite trois cônes de terrils qui évoqueraient les Pyramides d'Égypte s'ils étaient moins noirs et moins pointus ; devant elle, la silhouette de Mons avec le damier contrarié de ses tuiles rouges et de ses ardoises et, dominant de toute sa hauteur les maisons qui l'environnent et semblent danser à ses pieds une ronde immobile : le Château, le fier et beau Château !

Le charme de la propriété de Tante Lalie, toute en feuilles et en herbe, c'est le ruisseau qui la traverse. Il n'a pas un kilomètre de course ; mais des sources nombreuses l'alimentent assez pour en faire un ruisseau présentable, qui jase et ruisselle « comme un grand ». Au milieu du parc, il forme même un petit étang poissonneux avec une île que couvre le feuillage d'un antique saule pleureur ; du front incliné de l'arbre, des traînées d'argent coulent en cascade parmi les feuilles.

Tout ce jardin est d'ailleurs plein d'arbres superbes qui, malheureusement, ont dépassé l'âge de la maturité. Il doit y avoir eu à Mons, il y a quelque cent ans, un architecte de jardins, maître en son art et qu'on sollicitait partout, car nombreux sont, dans la

banlieue, les parcs aussi judicieusement plantés et dessinés ; ils ménagent jusqu'à la limite du terrain, des perspectives en trompe l'œil qui semblent en doubler la superficie.

Un noyer du Brésil, à la puissante armature, étend ses branches au-dessus de la porte d'entrée et semble l'huissier introducteur de ce jardin ombreux. Des bouleaux chevelus, cuirassés et guillochés, portent leurs feuilles foisonnantes comme des panaches renversés ; des hêtres pourpres forment, sur la plus grande pelouse, un fortin de feuilles bruissantes et sèches ; un tilleul argenté abaisse ses palmes et ronfle comme un orgue, à la saison des fleurs, sous la ronde des abeilles ; des acacias du Japon arrondissent des croupes vertes et frémissantes.

Le potager et le poulailler sont parfaits. Tous les matins, quand Tante Lalie est en ville, des mains diligentes lui portent le lait crémeux, le beurre, les œufs et les légumes du « château ».

***

Tante Lalie offre tous les ans, dans son beau jardin, un goûter à la jeunesse. Il y a un buffet sur l'herbe, des jeux divers, un quatuor à cordes et un bal villageois devant le perron : on se dispute pour tourner la manivelle du piano mécanique qui fait danser.

Beaucoup de monde, cette année. La jeunesse dorée et même argentée, — et même désargentée — s'en est donné à cœur joie. Valentine a été très fêtée. Jolie comme un cœur avec un petit capotin bleu pâle, elle a fait les honneurs du jardin : Tante Lalie rayonnait. J'ai entendu plus d'une fois sur son passage :

Elle a une taille
Comme un éclat d'ail…

ce qui est un compliment rare et recherché. Elle a beaucoup dansé avec le fils du procureur du Roi.

Avec moi aussi.

J'étais en uniforme.

***

Quand je cause avec elle, je ne lui dis jamais que des choses sérieuses. Moi qui ai pourtant la langue à la bouche, je ne trouve pas de sujet de conversation ; si elle n'en inventait pas, je crois que je resterais à côté d'elle comme un béaud. Quand nous nous promenons dans le jardin, elle m'écoute à peine, elle regarde les arbres, le ciel et les fleurs ; elle attrape des bêtes qui volent — et même une grosse bête qui ne vole pas et qui s'appelle Gardedieu ; bref, elle est moqueuse et gaie, et moi je suis lourd et tout d'une pièce.

Je lui ai demandé l'autre jour — à quoi ça rime-t-il ? — si elle avait lu Alphonse Daudet.

Elle m'a regardé tout ébahie.

— Tante Lalie vous a dit ?

— M'a dit quoi ?

— Ah ! je croyais… Eh bien voilà : une fois, j'ai trouvé Sapho dans le train allant à Bruxelles ; j'ai regardé les images et j'ai remis le livre dans le filet : ça m'assotissait tout. Tante Lalie a dit que j'avais bien fait.

Et elle courut après le chien, qui saccageait une plate-bande d'œillets rouges.

J'en fus bien content : je n'aurais su que lui dire ; pouvais-je prendre un ton paternel ou lui donner un bon point comme un maître d'école ? Je n'ai pas la manière…

Il est rudement plus difficile de parler à une jeune fille qu'à un garde de mon bataillon.

***

Myen, qui ne sait jamais rien, mais qui sait tout, m'a dit brusquement, hier, en prenant un bac au Lac de Genéefe : — Ce sont les gens qui habitent le plus près de l'église qui arrivent souvent les derniers à la messe.

Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire :

— Rien du tout. Ça m'a échappé de la main.

Et il a recommandé un soile.

J'ai dit : « Comprends pas. » Mais ce n'était pas vrai : j'avais très bien compris.

Le 28 juin. — Hier, à Bruxelles, j'ai été en guinse, dans des bars où, juchés sur des hauts tabourets, face au comptoir, des fils de famille trinquent avec des bookmakers opulents et grossiers. On a dansé au phonographe, c'est-à-dire qu'on s'est frictionné les abdomens, par couple, en se livrant au simulacre de la reproduction. La vue de ces adolescents mal polis, abrutis d'alcool et de tabac, méprisants, trop exténués pour prendre leur danseuse et peut-être même pour la désirer, la vue de ces cocottes que le danseur invite d'un clappement de langue à se coller à lui pour faire un tour de piste, la vue aussi des vieilles grosses femmes qui pâment leurs cent kilos de mauvaise graisse et de mauvaise

viande entre les bras d'un « professeur » aux cheveux huilés et lui font des yeux blancs, noyés dans la berdouille fétide des onguents, toute cette débauche stupide en peau et en dentelles, toute cette « orgie » de grande ville m'est apparue d'une pâle tristesse. Quand, brusquement, la musique se tait et que les couples se désunissent, il y a un silence d'angoisse…

Entre les épaules et les bras nus de ces dames, je manœuvrais d'ailleurs comme une citrouille. J'aurais voulu prendre par les oreilles ces jeunes gens aux nerfs détraqués et leur faire faire une heure de maniement d'armes…

L'image de Valentine — expliquez donc ça ! — ne m'a pas quitté un instant et je m'en voulais de l'avoir conduite dans ce mauvais lieu.

***

Quand je vois, comme encore ce matin, ses frisettes, sa robe écossaise et son grand chapeau Bolivar, il me semble que je n'ai jamais rien vu au monde de plus beau.

Il faut tout de même que je lui parle : faute d'une parole, on meurt sans confession.

Voyez-vous, lorsque je demanderai sa main à Tante Lalie, que celle-ci me réponde : « Il est trop tard : le chat a mangé le lard » ?

Qu'est-ce que je deviendrais ? Non, mais dites-moi : qu'est-ce je deviendrais ?

Le 3 juillet. — Tout fiévreux, j'attendais, hier après-midi, qu'il fût 6 heures pour me rendre à la propriété de Tante Lalie. Ma vieille servante Had'laïtte avait dit vingt fois : « Comme Mon-

sieur est difficile aujourd'hui ! » Je n'étais bien nulle part ; je remâchais le pain amer de mes embêtements : vivre près de Valentine avec, entre elle et moi, ce paquet de mensonges, ce n'était plus possible ; la nausée me prenait.

Il n'y eut, ce soir-là, à dîner, que les Arbuziaux. Valentine me parut rêveuse ou distraite ; peut-être était-elle simplement accablée par la grosse chaleur. On parla voyages ; Arbuziaux a beaucoup circulé : il a vu l'Égypte, Moscou, New-York et le Japon, il exprima son regret d'être trop vieux pour visiter notre belle colonie africaine.

« Vous qui y êtes allé si souvent, mon cher Commandant, dites-moi donc si… »

Si souvent ! ! Voilà que j'y avais été souvent, maintenant !

Je risquai :

« Vous savez, au Congo, depuis mon dernier voyage, il y a eu tant de changements ! »

Pourquoi ai-je dit « dernier » ? Sais pas…

Arbuziaux repartit :

— Combien de fois y avez-vous été, en tout, Commandant ?

Le cœur me battait en pensant qu'en le trompant, je trompais Valentine. Mais que faire ?

— Deux fois, dis-je modestement.

— Je croyais que vous y aviez été plus souvent. Vous connaissez si bien le pays… On m'a dit que vous songiez à créer là-bas

une espèce de garde-civique nègre, avec des corps spéciaux dans le genre de vos chasseurs éclaireurs…

Je sentis un coup du Cayaux-Club, le dernier bateau de Myen, du Prince, de Dausias ou de Marquebreucq.

— Il en a été vaguement question, dis-je… Mais il est question de tant de choses… ; ainsi on parle beaucoup, à Mons, depuis quelques jours, de réfectionner le Campanile de Notre-Dame de Messine ; plusieurs projets sont soumis à la Régence…

— M. le curé en a parlé dimanche en chaire, dit Valentine.

Et elle donna des détails, je pus respirer — quitte à me retrouver en difficulté dans cinq minutes…

Quelle vie !

Après le dîner, on prit le café sur la pelouse, en face du perron. Valentine fit le service des tasses et des petits verres et j'admirai son adresse et sa bonne grâce, la paisible gaieté de ses propos à chacun. D'ailleurs, si elle avait fait autre chose, je l'aurais admirée de la même façon.

La nuit tomba ; Tante Lalie s'endormit dans son fauteuil après le départ des Arbuziaux…

Alors un désir me prit, si violent que je me sentis tout de suite incapable d'y résister : j'ai de ces impulsions, à certaines minutes, aussi impérieuses que le geste de rafler dans la main une mite qui volète.

— Valentine, lui dis-je, (le cœur me battait à grands coups dans la poitrine) voulez-vous que nous fassions un tour dans le parc ?

— Mais certainement, dit-elle, cela me fera plaisir de marcher un peu.

La lune bleuissait la cime des grands arbres ; la clarté était telle que l'ombre précise des branches se détachait sur les pelouses. Jamais je n'avais vu un clair de lune aussi admirable. L'arome des fleurs parfumait les allées et cette nuit sereine, charmante et pâle semblait faite exprès pour des amants…

Sans doute Valentine subissait la séduction de ce clair de lune ; mais elle n'en laissait rien paraître. Elle s'attarda à nouer un fichu de dentelles autour de son cou et, quand nous nous mîmes enfin en chemin, elle posa un doigt sur ses lèvres, en me montrant Tante Lalie ; vous ne pouvez pas imaginer quelque chose de plus gracieux que ce geste : sous la lumière caressante et fluide, elle paraissait immatérielle, légère comme ces sylphes que le poète voit danser à la clairière des forêts.

Nous allions en silence, côte à côte, sans nous toucher. J'aurais eu peur, en parlant, de rompre le charme presque surnaturel de cette nuit enchantée. Pourtant, quand nous fûmes près de la haie de clôture, je rassemblai tout mon courage : je ne fis aucun préambule.

— Valentine, lui dis-je, vous m'avez demandé hier comment j'avais sauvé le poste de Kabambaré en exterminant l'avant-garde de Tippo-Tip…

— Oui, Gédéon, fit-elle, ébahie.

— Je ne vous ai pas répondu, Valentine, parce que je n'ai jamais sauvé le poste de Kabambaré…

— Comment se fait-il que tout le monde, à Mons, le raconte ?

— Parce que tout le monde connaît cette histoire par le récit qu'en a fait Tartarin.

— Et vous n'avez jamais protesté, Gédéon ?

— J'étais prisonnier de cet imposteur, Valentine. Lors d'une conférence où il m'avait remplacé, au pied levé, il raconta devant cinq cents personnes, que j'avais fait la guerre anti-esclavagiste ; les journaux le rapportèrent. Tout Mons crut que c'était vrai ; comment dire que cet homme avait fait un mensonge ?

— Pourquoi avait-il menti, Gédéon ?

— Par genre, Valentine. Parce que, ces gens du Midi, leur imagination les emporte ! Quand vous êtes joyeuse, Valentine, vous chantez… ; quand ils sont joyeux, ils mentent. Leurs inventions les aguichent et ils courent après…

— C'est curieux, dit-elle.

Nous nous étions arrêtés près d'un banc. Je m'assis, les jambes coupées ; elle demeura debout, me regardant profondément. Jamais le silence n'avait été plus recueilli ; on aurait dit que les arbres séculaires, que tout le jardin se taisait pour écouter — et Gédéon Gardedieu, votre serviteur, était bien mal à l'aise…

Et je compris que le moment était venu de me délivrer tout-à-fait… Je haussai la voix :

— Valentine, je n'ai jamais tué d'hippopotame ; Valentine, je n'ai jamais tué d'antilope… ni de gazelle… ni d'éléphant ; Valentine, ce n'est pas vrai que j'aie arraché à la mort une négresse qu'on allait jeter au bûcher… ; Valentine, je n'ai rien d'un guerrier africain : je suis un simple petit commandant des chasseurs-

éclaireurs… un tout petit commandant qui veut se montrer à vous tel qu'il est et non tel qu'un autre l'a fait.

Tout me revenait à la fois et je rejetais les mensonges comme on rejette un fardeau. Je niais tout, au hasard, en paquet…

— Ce n'est pas vrai que j'aie pris des crocodiles à la nage, que j'aie porté sur mon dos mon cheval fatigué… ce n'est pas vrai que j'aie dîné chez le gouverneur à Boma ; je n'ai jamais été mangé par les antropophages, Valentine. Les forêts vierges, les marais pestilentiels, la mouche tsé-tsé, les danseuses noires, les redoutes arabes, eh bien, je vous estime trop pour ne pas vous le dire : tout cela, Valentine, c'est de la carabistouille !

Et alors seulement, conscient de la solennité de l'heure et prêtant le serment, je prononçai, après avoir avalé ma salive :

— Valentine, je vous le jure, je n'ai jamais été au Congo !

C'était le coup macar.

J'avais glissé à ses genoux et, tenant l'une de ses petites mains dans les miennes, je serrais cette main doucement, tendrement…

Elle était restée immobile, la figure impénétrable. Enfin, sur mes derniers mots, un sourire que je qualifierai toute ma vie de divin, glissa sur son visage et la transfigura.

Ce fut avec une impressionnante simplicité, avec je ne sais quoi de suave dans la voix qu'elle déclara :

— Je m'en étais toujours doutée.

— Vous dites ? demandai-je, sidéré…

— Oui, chaque fois que la conversation se mettait sur le Congo, je vous voyais rougir ou pâlir. C'est même à cause de cette gêne, qui vous montrait à moi si malheureux, que j'ai commencé à…

— À quoi ?

Elle eut une hésitation ; puis, faiblement :

— À vous… — À… m'aimer, Valentine ?

Elle répondit, dans un souffle :

— Ui, Gédéon… Et vous, Gédéon, m'aimez-vous ?

Si j'avais une voix de ténor, je crois que j'aurais lancé aux étoiles le cri de Faust : « Félicité du ciel ! ».

Je dus me contenter de couvrir ses doigts de baisers.

Elle me dit alors cette chose pleine de bon sens dans un moment aussi émouvant :

— Vous devrez vous tirer de là, Gédéon : puisque vous n'avez jamais été au Congo, il faudra y aller un jour.

— Viendrez-vous avec moi, Valentine ?

Elle ne souriait plus ; elle inclina sur moi son doux et ferme visage et, les yeux dans mes yeux, tandis que j'ouvrais les bras où elle glissa toute blanche :

— Oui, dit-elle.

— Ce sera notre voyage de noces, ma chère femme !

Et nous nous embrassâmes éperdûment.

Comment nous revînmes près de Tante Lalie, je n'en sais rien. Je ne marchais pas ; je flottais dans la lumière, au bras de Valentine.

Tante Lalie dormait toujours ; nous regardâmes un instant, penchés sur elle, ses beaux cheveux blancs que la lune argentait ; nous écoutions son souffle paisible… elle ouvrit les yeux et vit Valentine, les mains nouées à mon bras, inclinée sur ma poitrine.

— Tante Lalie, lui dis-je, vous avez été la seconde mère de Valentine ; c'est à vous que je demande sa main.

Elle ne parut pas autrement surprise. Elle sourit de son sourire confiant, de son sourire de vieille femme qui, depuis longtemps, fait son bonheur du bonheur des autres… et, tendant vers nous ses mains déjà séniles, dans un geste qui ressemblait à une bénédiction, elle dit simplement, d'une voix que des larmes mouillaient :

— Soyez heureux, mes chers enfants !

Et je sentis, quand nous nous embrassâmes, que je l'aimais, comme Valentine aussi l'aimait : comme j'aurais aimé ma mère…

Le 4 juillet 19… — Je suis rentré à Mons à pied ; il était près de minuit quand j'arrivai chez moi.

J'ai ouvert ma fenêtre et il me sembla que mon cœur rayonnait sur la ville entière, qu'il 'illuminait, qu'il la baignait de ses effluves à l'égal du clair de lune.

Je me sentais un homme nouveau, j'éprouvais un bonheur silencieux et profond — un bonheur que je n'avais jamais connu.

Oui, ma vie changeait : j'en rendais témoins les clochers et la tour du Château ; j'associais à mon âme exaltée les vies invisibles qui dormaient derrière les innombrables fenêtres trempées de lune. Dans toutes ces maisons, de la plus humble à la plus riche, dans toutes ces maisons qui avaient abrité des générations et des générations, l'amour, quelque jour, avait parlé ; toutes ces chambres, tous ces petits jardins, toutes ces ruelles avaient entendu, à quelque moment, des aveux, des baisers, des promesses et des serments d'amour. Et il me semblait que toute cette tendresse amoureuse, venue du lointain des âges, palpitait dans la nuit et m'entrait dans le cœur. Tous ceux, toutes celles qui avaient aimé sur ce vieux sol ameubli et creusé par nos pères, se levaient dans l'ombre du passé et me saluaient avec un air d'ami.

Ils me tendaient des fleurs, ils me souhaitaient un heureux mariage, une vie saine et vaillante, une vie d'amour.

Et, quand la cloche du château se mit à sonner, chacun des douze coups me tomba sur le cœur.

J'étais tout frémissant ; je me sentais trembler comme un jeune de pierrot tombé du nid.

L'avenir, maintenant, se déroule devant Valentine et moi : elle appuiera sur mon bras vigoureux sa main légère, et sa douceur intelligente s'associera à ma raison — car la femme, comme chacun sait, doit toujours sentir que celui à qui elle a donné sa vie est son maître : la poule ne doit pas chanter plus haut que le coq.

***

Je viens d'avoir une idée que je crois jolie : je ferai graver son nom et le mien au-dessous d'un cœur, sur la lame de mon sabre

de commandant.

Mars et Vénus…

OÙ L'AUTEUR PREND LA PAROLE.

Le manuscrit de Gédéon Gardedieu est muet sur ce qui se passa au lendemain des événements dont on vient de lire la Relation. Sans doute, absorbé par des sentiments amoureux capables, on vient de le voir, de s'élever jusqu'au lyrisme sans échapper au bon sens, requis par les mille soucis du célibataire qui organise son mariage, n'eut-il pas le loisir de tenir à jour son journal. Une enquête que nous avons faite auprès de ses amis montois nous a permis de combler une lacune bien excusable.

Nous n'insisterons pas sur le retentissement que la nouvelle de ses fiançailles avec Valentine causa dans la petite ville ; les sympathies qu'il y possédait n'exclurent pas d'ailleurs les potins malicieux et les ragots indiscrets : on plaisanta sur la différence d'âge, on ressuscita tout le passé des parents de Valentine. Ainsi, on ne manqua pas de dire que le père de Valentine avait joué du violon dans les cours, à Paris, tandis que la mère faisait la quête ; que Tante Lalie avait trouvé Valentine sous un pont, où ses parents l'avaient abandonnée ; une commerçante de la rue de la Couronne ajouta que, par bonheur, une chienne errante et qui venait de mettre bas, avait allaité l'enfant. Quant au commandant, il avait un fils naturel à Cuesmes, une maîtresse à Charleroi et une autre à Bruxelles ; s'il était revenu précipitamment du Congo, c'est pour échapper à une condamnation pour viol d'une négresse bangala ; tout le monde savait, d'autre part, que s'il s'était décidé à épouser cette enfant trouvée, c'est parce que Tante Lalie avait menacé de le déshériter. On ajoutait qu'il avait

un cousin à Gosselies dont le beau-frère était déserteur — ce qui n'est vraiment pas très reluisant pour un commandant de chasseurs-éclaireurs. Enfin, ce n'était pas un mystère qu'il avait des varices, comme le président du tribunal, d'ailleurs, l'échevin des finances et la fille de la serveuse de la Main Bleue : il n'y a évidemment pas de déshonneur à ça, mais enfin, quand on se marie, on devrait penser à tout ; sans doute qu'il conserverait son caleçon… et allez-y et allez donc !

En somme, rien de grave, comme vous le voyez : le commandant Gédéon Gardedieu était sympathique et même populaire et on avait pour lui des égards.

Le brûlage de culottes fut mémorable : Myen s'était habillé en Roi du Congo et Marquebreucq en St-Georges ; Fernand Friart, dit Fifi, dansa une Bamboula chantée qui rallia tous les suffrages ; Dessart apparut en Léopold II et décora non seulement les convives mais encore les serveurs ; le corps de ballet du théâtre fit une entrée sensationnelle, tandis que des ramoneurs, la brosse en main et la corde en bandoulière, venaient s'offrir à balayer les cheminées ; les chins-chins dansèrent autour de la table du festin une ronde échevelée et, quand tout fut bu et mangé, Had'laïtte, qui ne buvait jamais, fut trouvée ivre-morte dans sa cuisine, affublée d'un costume du tambour-major.

Quant à la cérémonie du mariage, elle révolutionna Mons. La musique du bataillon joua, à Sainte-Waudru, les morceaux les plus entraînants de son répertoire ; quand le cortège de noce quitta la collégiale, on jeta, de toutes les voitures, des poignées de yards, de crons-gigots, de mastoques, voire des pièces blanches, au peuple exultant qui se battait pour les ramasser.

Les remises de la vaste maison du commandant, richement décorées, avaient été transformées en une salle de banquet où s'allongeaient, parallèles, deux tables de cinquante couverts reliées par une table d'honneur ; la famille et les autorités constituées encadraient les nouveaux époux.

Cent bouteilles de bordeaux, deux cents de bourgogne et autant de Champagne y passèrent, arrosant un menu de quatorze plats. On s'était mis à table à deux heures, on y était encore à sept, quand les mariés quittèrent la fête à l'anglaise.

Àpeine furent-ils partis que les violons donnèrent le signal du bal. La jeunesse dansa avec frénésie dans la salle rapidement débarrassée de ses tables ; il n'y eut pas un convive, si âgé fût-il et quelque fût son sexe, qui ne se crût obligé à une polka.

Une fois la sauterie en train, ceux qui ne trouvaient pas plaisir à danser envahirent le corps de logis : une partie s'installa dans la salle à manger, autour de tables nouvelles, couvertes de pâtisseries, de pâtés de viande et de bonbons ; ils se remirent à mastiquer avec vaillance et à s'imbiber avec énergie.

Ils y étaient encore vers 11 heures, grignotant et sirotant. Les messieurs étaient quelque peu débraillés ; d'aucuns s'étaient mis en purette. Quant aux dames, il en était de soufflantes et de suantes, tant à cause de la chaleur que de la nourriture. Le vieux bonnetier Constant, de St-Ghislain, cousin éloigné du commandant, chantait une chanson dont j'ose à peine écrire le texte ; je ne le fais que pour vous montrer où en étaient certains. Constant, au milieu du silence de vingt têtes dodelinantes, frappait avec son couteau sur son assiette pour scander ce couplet :

Napoléon, passant par Namur,
Vit un' gross' femm' qui c... contre un mur.
Prenant son grand sabr', fraîchement remoulu,
Il lui coupa la crotte à ras' du cul !

Tout le monde, en chœur : « À ras' du cul ! »

Les hommes répétaient les derniers mots d'une voix ferme et catégorique, comme un garde-champêtre dressant procès-verbal ; les dames le répétaient à leur tour, en y mettant de la grâce et du sourire ; c'étaient des voix futées, des ronds de bras, des mines invitantes, des mains offertes comme si elles saluaient à la fin d'une gavotte :

Àras' du cul !

Et aussitôt, les gestes faits et la phrase chantée, des cris partaient de tous côtés : « Encore une fois, Constant, encore une fois ! »

Constant, aussi sérieux que s'il servait la pratique, reprenait son couteau, son assiette et sa chanson. Hâtons-nous de dire, à la décharge du sexe montois, que presque toutes ces dames étaient des dames de la campagne.

Les vrais amateurs de bourgogne — et ils étaient légion — s'étaient réfugiés dans le bureau du commandant où l'on buvait un Pommard de derrière les fagots. Douze bouteilles, chacune dans son papier, étaient rangées en ligne sur le buffet : à mesure qu'on en débouchait une, une autre la remplaçait, apportée par un serveur diligent.

— C'est du 1904 : j'en ai acheté deux pièces en même temps que le Commandant, disait l'ingénieur Delcuve. Mais sa cave est

plus sèche que la mienne ; le vin se fait plus vite chez lui…

— Comme pelure d'oignon, vous ne trouverez tout de même rien de mieux que mon Richebourg 1867…

Et chacun de vanter le vin de France, le vignoble bourguignon que le Belge apprécie mieux que le Français.

Vous pensez qu'avec tous les vins qu'ils avaient pris depuis le porto de midi, les convives avaient tous leur tamponne ! Si quelques buveurs intrépides continuaient à déguster bourgeoisement, la plupart étaient arrivés au stade anarchiste.

Un directeur pensionné de l'enregistrement et des domaines était particulièrement pittoresque : il s'était mis au piano, dans la petite pièce voisine du bureau et, les doigts sur les touches, il prétendait s'accompagner en imitant le chant des oiseaux.

— Voici la caille, disait-il.

Et la langue épaisse, la bouche en cul de poule, il sifflait : « Fu, fu, fu, fu !… »

Quarante années d'observations et d'expériences lui avaient permis, affirmait-il, de ne jamais se tromper.

— Très bien ! disait-on. Mais le chardonneret, savez-vous faire le chardonneret ?

— Rien n'est plus facile !

Et c'était exactement la même chose que la caille : « Fu, fu, fu, fu ! »

On lui demanda successivement le canari, l'alouette, le rougegorge, la mésange, le coucou ; à chaque nom, il approuvait de la

tête pour dire qu'il connaissait et, tapant toujours sur les touches, il répétait : « Fu, fu, fu, fu ! »

Quand on ne lui demandait plus rien, il rentrait dans le bureau, vidait un verre de bourgogne et, sans parler à personne, la figure tout d'une pièce, il attendait.

On s'était donné le mot ; à tour de rôle on lui demanda la sarcelle, la bécasse, la pintade et l'oiseau-mouche — et lui, sans jamais se lasser, sans jamais sourire, de l'air d'un homme qui se doit aux autres et n'a pas le droit de leur refuser ses talents, quittait son verre pour s'asseoir devant le piano : « Fu, fu, fu, fu ! » Il indiquait même la différence entre le chant du rossignol en cage et celui du rossignol en liberté.

Il resta le dernier dans la maison : on croyait tout le monde parti, vers 4 heures du matin, quand on le découvrit sur le tabouret en face d'un serveur aussi pochard que lui, à qui il enseignait — fu, fu, fu, fu… — le chant de l'autruche dans le désert…

On ne sait trop à quelle heure cela finit.

Aimé Bouton, qui avait promené à travers la fête ses sourcils de Palikare et son petit ventre qu'une courbe légère avantageait ce jour-là, fut aperçu rue des Gades par les enfants qui se rendaient à l'école de Mademoiselle Jamais-Carabosse, vers 8 heures du matin. Il tenait par un bouton de son habit le sec, mec et flec Pierre Ponceau, qui mesure un mètre quatre-vingt-huit à pieds nus, et lui expliquait que la vie montoise aurait connu cette année-là trois événements mémorables : les inondations de la Trouille, l'incendie du Couvent des Jésuites et le mariage du commandant Gardedieu !

03

Ioctobre 19… — Nous sommes rentrés de notre voyage dans le Midi plus heureux encore, si l'on peut dire, que quand nous l'avons entrepris. À Nice, envisagé le voyage au Congo ; mais vite compris qu'il fallait, pour le moment, abandonner tout projet : le cœur nous tirait du côté de notre maison que nous avons retrouvée, fleurie du rez-de-chaussée à l'étage, par les soins de Tante Lalie. Pour le Congo, je répondrai invariablement que, vu la transformation complète de la Colonie, je préfère me taire que d'induire les gens en erreur ; qu'ils veuillent donc bien attendre que j'y sois retourné. C'est une échappatoire que j'avais déjà employée avant mon mariage ; mais, maintenant que nous sommes deux, ça passera plus facilement : Valentine est si adroite ! Et puis, un jour ou l'autre, nous irons voir là-bas.

Notre lune de miel a donc continué à l'ombre du Château.

Je n'ai rien écrit sur cette période où nous nous sommes isolés dans la joie d'être l'un à l'autre, à l'abri de nos concitoyens.

Mais le moment vient où l'on est repris par les exigences et les petits plaisirs de la vie de tous les jours et où l'on s'aperçoit que l'homme est fait pour vivre en société de ses semblables.

Depuis quelque temps, nous avons donc renoué nos relations ; le congé que j'avais demandé en qualité de commandant est expiré et c'est avec une satisfaction impossible à dire que j'ai remis mon uniforme.

J'ai reconquis Mons, pour ainsi dire, rue par rue, maison par maison, homme par homme. Un jour, ceci ; un jour, cela. J'ai invité à dîner, un par un, les membres du Cayaux-Club, avant de

présider une séance. De même pour mes officiers : chacun à son tour, ils sont venus me détailler les nouvelles, me raconter les potins… Vous savez le plaisir que l'on a à entrer lentement dans un bon bain : les jambes, le ventre, la poitrine, les épaules… ; j'ai pris le même plaisir à me replonger dans la vie montoise.

Ma chère Valentine a fait comme moi ; c'est avec une gourmandise de chatte qu'elle a goûté par petits coups à la petite chronique de la ville : d'abord Tante Lalie, puis les amies et les amis de Tante Lalie, puis les femmes de mes officiers, les fournisseurs, les servantes, la table, les réceptions, les cancans, les toilettes, toute la petite gazette locale lue par alinéas…

Le 22 octobre 189… — Les Montois — comme d'ailleurs les Anversois, les Malinois, les Courtraisiens, les Namurois ou les Bastognards, ont établi entre eux, sous couleur de convictions politiques, des divisions profondes qui les dressent les uns contre les autres. On dirait qu'ils ne comprennent pas la vie commune sans un avant-goût de guerre civile. Mons a d'abord ses « grands catholiques » et ses « grands libéraux », ses libres-penseurs et ses dévots, ses conservateurs et ses révolutionnaires. Ces six classes se subdivisent elles-mêmes en catégories nombreuses et irréconciliables. Parmi les libres-penseurs, on distingue ceux qui sont affiliés à une loge maçonnique et ceux qui ne le sont pas. Parmi les grands catholiques : ceux qui s'accommodent de quelque indulgence pour le prochain et les bons fanatiques qui accusent Torquemada d'avoir compromis les intérêts de l'Église par sa faiblesse et son parti pris de conciliation. Les libéraux, eux, se divisent en doctrinaires, en modérés et en progressistes, mais avec cette originalité que certains modérés s'affirment progres-

sistes avec modération, tandis que d'autres modérés se disent doctrinaires avec mesure.

Les socialistes viennent brocher sur tout cela : c'est le parti de l'avenir ; demain, ils seront vingt-cinq à la Chambre ; aussi se disputent-ils déjà les sièges et des scissions se sont-elles produites dans les syndicats et les coopératives.

Que nous réserve le Borinage ? Bien malin le Montois qui le dira. On est aussi loin, à Mons, du Borain que du Chinois. Et ce n'est pas toujours sans inquiétude que, passant à l'occasion la tête par une lucarne du toit, on promène les yeux sur les noires taupinières où s'échevèlent des fumées sinistres et qu'on songe au mystère de ce sol creusé, excavé, corrodé, ténébreux, où des lumerottes étoilent des galeries étroites et profondes et où cheminent des hommes-taupes, tout souillés de poussier et de boue… — des hommes dont on ne sait pas ce qu'ils pensent et ce qu'ils préparent…

J'ajoute pour mémoire que Mons possède deux anarchistes : le premier, le commissionnaire Boulou Camousset, est réputé tel parce qu'il a fait éclater des pétards sur le passage de la procession de Sainte-Isabeth ; le second s'appelle Philémon Batisse : c'est un ancien marguillier, admirateur du P. Locardaire et de Defuisseaux, qui prend, dans les meetings, le titre d'anarchiste chrétien et pratique l'amour libre de façon à attrister la gendarmerie nationale.

Dès qu'on parle politique, c'est un assaut de propos désobligeants : un tel a beau être catholique, ça ne l'empêche pas d'avoir une haleine qui fait reculer, comme s'il avait mangé du chat avancé ; un autre qui se dit libéral, ferait beaucoup mieux de se

laver les pieds ; un autre encore a eu un beau-père condamné pour vol à la tire ; ce ne sont que ragots, potins, intrigues, inventions déshonorantes, propos venimeux, poisons rares, morsures de mauvaises bêtes, toute la lyre de Belzébuth !

Moi, je ne vous le cache pas, je deviendrais volontiers quelque chose dans la politique ; mais à une condition, c'est de ne pas en faire. Libéraux et catholiques m'ont souvent dit que je pourrais jouer un rôle dans leurs associations et prendre la filière : conseil communal, conseil provincial, chambre des représentants… Non, non et non : je manque d'estomac ; j'ai le nez retroussé et tourné à la bienveillance. Calomnier mes adversaires me dégoûte ; être l'objet de leurs dénigrements me fait peur ; recourir, pour être nommé, à la platitude, à l'intrigue et à la corruption, ce n'est pas mon affaire. Et puis, quand on diffame les autres, on est exposé soi-même à la diffamation : le commandant que je suis ne peut se mettre dans ce cas, ni pour lui, ni pour ses chasseurs…

***

On parle beaucoup, en ce moment, de folklore. Aimé Bouton m'a demandé hier où l'on pouvait se procurer ce produit qui, — les membres du Cayaux-Club le lui avaient assuré — lave le linge et, contrairement au chlore ordinaire, donne un bon goût au bouillon.

Beaucoup de Montois d'ailleurs sont en état d'incompréhension devant ce mot qui a surgi dans les journaux locaux.

Vous ne serez pas surpris en apprenant que Myen et Talaupe ont sauté sur ce mot-là comme un chien sur du foie.

Hier, ils entrent tous les deux à la Belle-Vue, commandent deux chopes et un domino et se mettent à jouer. Tout à coup, Myen, paraissant inquiet, s'arrête, un blanc et deux en suspens dans la main, tâte sa veste, puis se baisse et se met à chercher sous la table.

Un voisin obligeant. — Vous avez laissé tomber un domino ?

Myen. — Non, je cherche le folklore, j'ai perdu le folklore.

Le voisin (ahuri, mais compatissant). — Ah ! vraiment ?...

Myen. — Je l'avais en entrant ; où donc ai-je pu le fourrer ?

(Il se relève et fouille successivement toutes ses poches ; le voisin le regarde avec un intérêt croissant, qui sympathise. Soudain, Myen se frappe le front.)

— Ah ! je parie que c'est le garçon qui l'aura pris !... François !

(François s'empresse.)

Myen (le regardant sévèrement). — C'est vous qui avez pris le folklore ?

François. — Moi, Monsieur Myen ? Je n'ai rien pris du tout !

Myen. — Pas de tournures !... Je l'avais en entrant, je suis sûr que je l'avais en entrant !

François. — Je vous jure, monsieur Myen... Il y a dix ans que je suis dans la maison. Jamais je n'ai rien pris à un client.

Myen. — C'est possible, mais je l'avais, moi, ce folklore !

François (perdant la tête). — En effet, je me rappelle parfaitement que vous aviez quelque chose en main en entrant.

Myen (triomphant, à Talaupe). — Tu vois bien !

Talaupe. — Mais certainement, je m'en souviens aussi maintenant… dans une boîte grise !

Myen (paraissant s'exaspérer). — Mais alors, oùs' qu'il est, non des-z'-os ! François. — Êtes-vous bien sûr de ne pas l'avoir laissé tomber ?… Vous n'avez peut-être pas bien cherché.

Myen. — Cela n'arrive qu'à moi… un folklore qui me vient de ma mère !…

Le voisin. — Il a peut-être « roulé » sous la banquette…

(Plusieurs clients se mettent obligeamment à quatre pattes, à la recherche du folklore.)

François (sous la table). — Est-ce qu'il est gros ?

Myen. — Pas trop gros… Pas trop petit non plus… Dans la moyenne… Nom d'un chien de folklore !

François (se relevant). — Êtes-vous bien sûr de ne pas l'avoir perdu sur le trajet ?

Myen (à Talaupe). — Après tout, ce n'est pas impossible !

Talaupe. — On ne sait jamais… (Appelant.) Chasseur !…

Le Chasseur. — Voilà.

Myen. — Tu vas descendre la Chaussée et la Grand'rue, puis prendre la rue des Capucins jusqu'à la Petite Guirlande. J'ai laissé tomber le folklore en venant…

Le Chasseur. — ???…

Talaupe (méprisant). — Tu ne sais pas ce que c'est qu'un folklore ?

Le Chasseur (qui ne veut point passer pour un imbécile). — Mais si… Mais si !…

Talaupe. — À la bonne heure !… M. Myen te donnera cent sous si tu me le rapportes avant 10 heures…

(Le chasseur part en courant.)

François (bas à Myen). — Il y a là, sur la banquette du fond… Tenez, voyez… à gauche… un individu qui a un air d'en avoir deux… C'est la première fois qu'il vient ici… C'est peut-être lui qui…

Myen. — C'est bien possible… Surveille-le. Cent sous pour toi aussi si tu le pinces…

François. — Oh ! je l'ai à l'œil… jouez tranquille.

Quand le monsieur s'est levé pour sortir, François lui a demandé, tout uniment, s'il n'emportait pas par erreur le folklore de M. Myen. L'autre, sans se troubler, a répondu qu'en venant au café il avait trouvé un folklore en pâte à rasoir au coin de la Cronque-Rue et qu'il l'avait remis à l'agent de série.

***

Dans les cas où l'opinion publique s'égare ainsi, on voit arriver le sentencieux et éminent Georges Heupgen. Cet avocat a la plume didactique. Il a adressé au Journal de Mons une lettre qui met le folklore au point :

Mot bizarre, à coup sûr, mais entré dans notre langage : c'est un terme anglais.
.....Lui ferait-on moins bon accueil qu'aux cent autres termes anglais du dancing ou du sporting ?
.....Folklore est composé de deux radicaux : folk, peuple, et lore, qui vient de learn, apprendre. Lore correspondant, dans l'anglais, à « logie », dans le français, qui vient du terme grec « logos » : géologie, philologie, et toutes les désignations des sciences.

C'est couper l'herbe sous le pied aux farceurs du Cayaux-Club, qui auraient fini par faire tourner les gens à sots. Aussi quand, dans les drogueries, des enfants, commissionnés par leurs parents, viendront demander dix centimes de semence de folklore, le droguiste saura désormais ce qu'il doit leur répondre.

Le 6 novembre. — Plus je pense au folklore, plus ça m'emballe ! C'est bien vrai que, quand un Montois part pour l'étranger, il emporte Mons avec lui. Il l'emporte à ses semelles, dans sa valise, dans les poches de son veston, dans la coiffe de son chapeau. D'invisibles fils, aussi mystérieux que les ondes hertziennes, le rattachent aux cloches du Château, au Car d'Or, aux enseignes du quartier, au jardinet de la maison natale.

Deux Montois qui ne se sont jamais vus se reconnaissent dès qu'ils se rencontrent, à Singapour comme à New-York : « Est-ce qu'on dit co « ouais », à Mons ? » dit le premier. — « Non », on dit : « m... à vo nez ! » répond le second. Et ils s'en vont bras dessus bras dessous...

Tenez, en repassant par Paris, avec Valentine, j'étais entré au Musée du Louvre tandis qu'elle courait les magasins. Pendant que je regardais, dans la Galerie d'Apollon, une magnifique tête

de femme, tellement bien peinte qu'on voit même les cils de ses yeux bleus, je m'entendis brusquement interpeller :

— Bé ! c'est le Commandant Gardedieu !... Qu'ée nouvelle, hon, mon commandant ?...

La voix — c'était celle du fieu d'Édouard Stranard, le peintre en bâtiments du trou Oudart, — sonnait joyeusement, avec l'accent montois, sous la voûte vitrée. Ce jeune homme, apprenti chez un peintre décorateur parisien, était tout heureux de tomber sur un concitoyen ; je le fus d'autant plus qu'il s'offrit à me guider, dans ce Musée où il y a des tas de tableaux dont on ne comprend pas le sujet, faute d'une bonne explication écrite en dessous. Il m'expliqua, en effet, à quelle école avaient été tels et tels peintres et quels maîtres ils avaient eus ; comme nous nous arrêtions devant un tableau représentant des ruines dans la campagne romaine, je lui fis remarquer qu'une colonne aux pierres à moitié déchaussées, qui se trouvait au milieu du paysage, avait le profil de la fontaine du Marché-aux-Poulets, quand on arrive par la Cour du Noir-Lévrier.

Àpartir de ce moment-là, nous ne parlâmes plus que de Mons. Une vieille femme de Franz Hals ne nous intéressa que parce qu'elle portait un bonnet de tulle blanc tuyauté, comme celui de Ma tante Sophie dont le magasin de grès et poteries se trouve dans une cave du Petit-Marché. Nous évoquâmes longtemps l'octogénaire Ma tante Sophie accagnardée dans un angle de sa boutique souterraine, son pot à braise sous sa chaise percée et comptant ses yards dans un poëlon sans manche. Devant la Pêche miraculeuse, Stranard me rappela que son père avait mangé autrefois chez moi du poisson à l'escavêche ; et il fallut lui donner la recette d'Had'laïte qui — tout Mons le sait — réussit comme per-

sonne ce plat montois : tant de vin blanc, tant de vinaigre et tout ce qu'il faut mettre dans une mousseline : oignons, poivre en grains, ail, thym, laurier, estragon ; décorer de cornichons en tranches et de rondelles de citron pelées ; ajouter des feuilles de gélatine trempées dix minutes dans l'eau froide et des blancs d'œufs battus en neige…

Stranard me montra, en passant, le balcon d'où Charles IX a tiré sur le peuple et cela nous remit en mémoire l'escaudrie du chasseur éclaireur Lartoile déchargeant son Mauser sur des poules aux manœuvres de Charleroi. Quand nous fûmes devant Napoléon à Wagram, nous nous souvînmes ensemble de la bataille des Pyramides et du général baron Duvivier, entraînant à l'assaut, au son du Doudou, son régiment de grenadiers, ce qui permit à Napoléon de gagner la bataille. Stranard s'enflammait comme si ça s'était passé la veille ; il faisait le geste de charger à la baïonnette et, comme il entamait l'air : « St-Georges avec sa lance !… » un gardien toussa fortement derrière nous pour nous rappeler où nous étions.

Une demi-heure après, nous nous promenions sur les quais de la Seine, en évoquant la Trouille et le Trouillon : Stranard aurait donné, à ce moment-là, le Pont-Neuf, le Louvre et Notre-Dame pour le déversoir d'Hyon, le Pont-Rouge et le Fish-Club. Nous nous attardâmes à parler des curoirs où nous accompagnions, enfants, les femmes qui faisaient la lessive et où nous courions après les papillons, entre les fossés pleins d'eau, ayant de l'herbe jusqu'au ventre, une herbe verte et fraîche piquée de fleurs de toutes les couleurs — et aussi, sur la chaussée d'Hyon, presque toujours déserte — de nos parties de « doite », la « brise », comme disent les Français ! Oui, c'est à la « doite », à notre

vieille « doite » montoise qu'aboutissaient nos promenades dans les musées où les siècles ont entassé des œuvres d'art, sur ces quais dont les édifices sont chargés d'histoire…

Ô Mons…, Mons…, mon cher souci !…

***

Le folklore, c'est ça ! Il se nourrit et s'engraisse des détails de notre vie provinciale, si particulariste, si pittoresque, si intime ; il a pour but de les sauver de l'oubli.

Pour accomplir l'œuvre folklorique, le Cayaux-Club est là — et le Cayaux-Club, c'est moi !

Nous seuls, à Mons, sommes capables de développer l'esprit local en popularisant le folklore.

Il suffira d'expliquer ça aux Montois.

Ça glissera tout seul dans leurs idées : personne ne s'est jamais étranglé en mangeant du beurre.

***

Les moyens d'action sont multiples et faciles : promenades folkloresques, expositions, concours, bulletin, conférences, tracts, concerts… que sais-je encore ?

Tout un avenir brillant s'ouvre devant nous.

Qu'on me comprenne bien : ce que nous voulons mettre en valeur, ce ne sont pas nos grandes œuvres d'art, soit-y sculpture, soit-y peinture, soit-y architecture. Les membres du Cayaux-Club en général — et moi même en particulier, je ne rougis pas de le

dire — ne sont pas assez ferrés sur le chapitre esthétique. Et d'ailleurs, une masse de savants, depuis P. Heupgen jusqu'à l'abbé Puissant, ont mis tout ça en ordre depuis longtemps ; ils ont écrit des brochures et des volumes à remplir une bibliothèque. Comment voulez-vous que nous allions nous débrouiller dans les châsses, cryptes, panneaux, plaques en cuivre gravé et martelé, hauts-reliefs, bas-reliefs, reliquaires, calices et ostensoirs et nous reconnaître dans les styles flamboyants, la Renaissance et tous les Louis ? Il ne faut jamais essayer de tousser plus haut que sa bouche. Laissons les roses aux jardiniers et les cathédrales aux poètes : tels que sont les gens de Mons, il faut, pour les intéresser, « magnifier » (comme disent les promoteurs du Folklore liégeois, dont je m'inspire) les choses toutes prosaïques qui leur sont familières, leur parler du « béthième » du petit Marché et non des stalles de Ste-Waudru, de la tarte au fromage ou du lamplumu et non de la chaire de vérité de Ste-Isabeth, de la tête du Dragon qui se trouve à la Bibliothèque et non des tableaux de notre musée de peinture.

Quand des Montois boivent une pinte ensemble, sur la terre étrangère, à deux mille lieues des caches d'Havré, ce n'est pas des statues de Dubreucq qu'ils s'entretiennent, c'est du lapin de St-Antoine, des andouillettes de chez Robette et du chapeau Rubens de Désiré Prys. C'est dans ces objets bien venus, chers à leur enfance et à leur souvenir, que réside pour eux l'âme de leur petit « trou d'ville ». C'est dans le Doudou, c'est dans les chansons de conscrits qu'ils retrouveront le charme des lieux qui les ont vu naître et non dans les oratorios de Roland de Lattre :

Conscrit, quand tu partirasxxxxxxx
Ne pleur'ras tu pas

En quittant ta mère ?…

ou bien encore la chanson des ropieurs :

Il a fé à s'maronne,
Qué sal' diâpe ! qué sal' diâpe !…

Je ne crains pas de l'affirmer : le Cayaux-Club va au succès, au grand succès si, sous mon impulsion, il veut organiser un Salon du Folklore ; ça poque les yeux : toutes les vieilles familles montoises seront invitées à nous envoyer ce qu'elles ont gardé de souvenirs du passé ; ça ne manquera pas de chatouiller au meilleur endroit leur amour-propre. Et l'amour-propre, c'est comme le bâtiment : quand ça va, tout va !

Valentine va demander à ses amies de visiter leurs armoires, de sortir les bassinoires, les assiettes et les pots du temps passé…

L' « Œuvre du folklore montois » : voilà le titre trouvé ! Et vivent le vieux pot à eau, le vieux crasset, la vieille salière, la vieille mouchette et le vieux moulin à café ; vivent l'image de Napoléon I, la tabatière de mon oncle Toussaint, les bénitiers de faïence, la chaufferette de tante Sussule, la toupie et les courtiaux, les bonbons-marraine et les ragalettes !…

***

Et puis — je puis bien l'écrire dans ces cahiers puisque, comme je l'ai expliqué, c'est pour moi seul, c'est en guise de contrôle sur moi-même que je les tiens à jour — et puis, je sens bien que la querelle clérico-libérale à laquelle je n'ai jamais voulu me mêler commence à fatiguer les Montois ; ils en ont assez de ceux qui déjeunent d'un curé ou dînent d'un franc-maçon ; un de ces jours, c'est en dehors de la politique qu'ils choisiront

l'homme qui ira les représenter à la Chambre… Et je connais un commandant des chasseurs-éclaireurs qui ne dirait pas non si on lui offrait de poser sa candidature comme député régional wallon, comme député du petit folklore : il n'y a que les-z-honteux qui perdent, dit Had'laïtte !

P. S. — J'avoue modestement — à chacun son dû — que l'idée vient de Valentine.

Le 1 décembre… — C'est décidé, nous aurons notre salon du Folklore ! Ainsi en a décidé, hier le Cayaux-Club, en séance plénière. J'ai longuement expliqué l'esprit folklorique, montré l'importance que le folklore a prise dans la plupart de nos villes wallonnes. Tout le monde a été d'accord que Mons ne pouvait demeurer en arrière et s'est rallié à ma manière de voir ; mais je ne suis pas assez simple pour croire que, derrière cette adhésion unanime, il n'y a pas, dans l'esprit des Thomassin, Becbos, Dausias et autres Myen, des idées de rigolade : ils avaient déjà hier l'attitude de chasseurs à l'affût… Myen surtout ! Quand j'ai parlé notamment des archives à créer, du service des enquêtes, de l'aire d'investigation, de l'évolution de la tradition et de notre originalité racique, il m'a regardé en hochant la tête et en disant que, Montois de Mons, la langue française ne lui est pas familière. Il est à gifler quand il prend ces airs de bêta et j'ai parfaitement vu qu'il s'offrait ma bobine.

Comme il exerce sur tous les membres du Cayaux-Club une influence considérable, il y a eu une minute de flottement ; mais la lecture du prospectus que j'avais rédigé a levé les hésitations.

C'est plutôt une proclamation qu'un prospectus : quand on a comme moi l'esprit militaire, on est poussé, malgré soi, à em-

ployer des mots qui entraînent les masses.

Après avoir exposé ce que c'est que le folklore et comment il faut l'appliquer à Mons ; après avoir montré que, pour inventorier les documents du passé, pour les mettre en valeur, bribe par bribe, pavé par pavé, maison par maison, on peut mettre à contribution l'archéologie, la sigillographie, l'héraldique et l'archivistique, le prospectus poursuit ainsi (je cite textuellement ma rédaction) :

Rien de ce qui est folklore ne doit nous être étranger ; pas plus les têtes de pipe Nimy que les bablutes de Cousine Bébelle, pas plus les frustes blocs de pierre de la Tour Aubron (construction cyclopéenne ; voir Trouillet : La rue Terre-du-Prince à travers les âges) que la préparation des couilles de Suisse.

Étendre notre aire d'investigation, magnifier les agobies de la Tradition, étudier l'infime à travers le grand et le grand à travers l'infime, ressusciter le souvenir des fastes et des petites joies de la Cité, tel est le but que nous poursuivrons avec ardeur.

Bien connaître sa ville, c'est commencer à aimer son pays. Dévoiler à tous les Belges nos richesses folkloriques, depuis les rossignols et les wa-wa de la kermesse de Messines, jusqu'au Singe du grand garde, c'est fortifier le sentiment national en même temps que l'esprit de terroir.

Étalons nos trésors ! Osons ! Roule, tambour de Saint-Antoine ! Tintez, sonnettes des portes en lattis de nos petites boutiques ! Déchire l'air, trompette du veilleur du château !

Appelons à nous Kinkin et Guiguitte, le pompier avec son casque et la vendeuse de criques avec son panier, la fille Chose et

le Franpage, le losse et la muguette !

Il faut faire de la pensée avec du souvenir et, avec de la pensée, du pain pour les foules ! Pas de politique : ni talons rouges, ni drapeaux rouges ! Que chacun communie avec l'âme montoise à l'ombre du clocher de sa paroisse et que la Brabançonne et le Doudou s'élèvent, comme deux hymnes jumeaux, par dessus les toits de la Cité, sous l'égide de notre fière devise : « L'union fait la force » !

Je l'avoue : c'est un petit morceau dont, en le relisant, je ne suis pas mécontent…

Le 15 décembre… — Ma femme, qui est pleine de raison, m'a fait comprendre que, pour favoriser mes visées politiques encore cachées, il est nécessaire que je me montre un peu partout. Elle m'a inculqué cette idée petit-z-à-petit, comme on dit, avec persévérance et douceur. La douceur était nécessaire, car si elle m'avait déclaré ça rouf-rouf, ainsi que disait, au Sénat, notre ministre Hubert, je me serais gendarmé comme tout mari.

C'est que j'ai toujours préféré les réunions à la bonne franquette aux réceptions officielles. Mais Paris vaut bien une messe ; quand on se sera habitué à me voir dans tous les milieux et qu'éclatera la nouvelle de ma candidature, les gens ne s'écrieront pas : « Qu'est-ce qui lui prend, à ce gas-là ? » mais bien : « Je m'en étais toujours douté, — je l'avais encore dit la semaine dernière à la Fleur de Blé ».

Valentine est très bien vue dans tous les rangs de la société ; on nous a donc aperçus à tous les bals, d'abord au bal du Gouverneur, où j'ai été coincé contre un pilier par l'égyptologue M. Capart, professeur intérimaire de folklore berbère à l'Institut des

Hautes Études du Caire ; il m'a expliqué les rapports entre la composition des vrais ballons de Tournai et les karakissis trouvés dans la bonbonnière de la favorite de Ptolémé XIV, dont lui, Capart, a fouillé le tombeau. Nous avons été au « bal des Pères », où j'ai fait danser les mères, dont plusieurs atteignaient le poids respectable de 100, voire même 110 kilos, ce qui fait que j'ai été tout cru de chaud jusqu'à 2 heures du matin. Ces deux bals ont été les plus durs ; ceux du théâtre n'ont pas été sans autres embêtements : deux ou trois petites juments des chœurs ont profité de la présence de ma femme pour me demander si j'ai toujours une fraise sur telle partie du corps qu'il est inutile de nommer, mais qu'elles ont nommée tout de même, les petites rosses ! Ma femme a fait semblant de ne pas entendre, mais elle bisquait visiblement. Je n'ai eu de plaisir qu'aux bals de société dans la Salle des concerts et redoutes, parce que j'ai vu que Valentine s'y amusait sans crainte.

On m'a rencontré aussi au Cercle du Commerce, à une conférence sur la Belgique devant l'opinion polonaise ; j'aurais d'ailleurs mieux fait de rester chez moi : il régnait dans la salle un froid à geler toute la Pologne et nous n'étions que douze, y compris trois chauffeurs qui ne chauffaient malheureusement pas du tout — tous avec la mine de gens qui espéraient manger du foie gras et à qui on a servi du rutabaga au vinaigre.

Je suis également les enterrements de tous les gens ayant habité une maison à porte-cochère.

J'ai été assister, à Bruxelles, à l'arrivée, à la gare du Nord, du Shah de Perse et, en glissant un billet de vingt francs au photographe de l'Avant-Dernière Heure, j'ai figuré sur le cliché, à côté du Shah.

Je me suis fait nommer membre du C. L. P. R. H. F. M. C. D. N. P., c'est-à-dire du Comité liégeois pour la reconstitution de l'histoire folklorique du moulin à café dans nos provinces, depuis le prince-évêque Constant d'Elbourn jusqu'au règne d'Albert I. J'y ai fait d'ailleurs, pour ma réception, quelques piquantes observations sur les formes diverses des boutons de cuivre ornant le manche du moulin sous le régime autrichien — observations que j'ai communiquées ensuite au Cayaux-Club et qui ont été insérées dans notre bulletin : Le Folklore Montois ; cela m'a valu une lettre de félicitations de M. Lafontaine et une invitation à visiter le Musée Mondial du Cinquantenaire.

J'ai été saluer, au Sénat, le sénateur Remouchamps, qui m'a présenté à Jules Lekeu, lequel m'a tutoyé et au D Branquart qui m'a tuyauté sur les Carabibis d'Écaussinnes et le goûter anti-matrimonial qu'il médite d'instituer à Braine-le-Comte.

***

M. le sénateur Remouchamps — à tout seigneur, tout honneur — est une des sommités du folklore wallon. Sa puissance d'investigation est stupéfiante. Il vient d'établir, après de longues et patientes recherches, un questionnaire pour une étude sur les « crottes de baudet dans la confiserie ».

Ce questionnaire suffirait à le classer hors pair. D'abord une définition précise (quand on a une bonne définition, la moitié de la besogne est faite) :

On appelle de la sorte, tantôt de petits morceaux de pain d'épices de forme cubique ; tantôt des bonbons en sucre rappelant par leurs couleurs et leur forme les crottins d'âne.

Et, avec une clarté que je n'hésite pas à qualifier de magistrale, il donne de l'appellation la meilleure explication qui ait été fournie jusqu'aujourd'hui.

Pourquoi l'âne a-t-il été choisi comme distributeur de ces friandises ? Est-ce en souvenir des contes où il est représenté comme dispensant de la même manière des pièces d'or ? Ou bien le baudet a-t-il été promu à cet honneur parce qu'il est le compagnon de Saint-Nicolas, dont il porte les paniers remplis de joujoux et de sucreries destinés aux enfants sages ? La veille du 6 décembre, les petits placent généralement près de la cheminée ou sur la table, à côté de la « lettre à Saint Nicolas », des pommes de terre ou des carottes soigneusement lavées, ou encore une assiette d'avoine, destinées à l'âne du grand saint. Peut-être les « crottes de baudet » ont-elles été imaginées par les parents à l'intention des enfants dont la conduite avait laissé à désirer. Les jouets étaient dissimulés et l'on ne voyait tout d'abord, en entrant dans la pièce, que quelques crottins. « Saint-Nicolas n'a rien apporté ! Et l'âne est parti en ne laissant que… » Les visages, d'abord angoissés, se déridaient bientôt en voyant que le présent de l'âne était en sucre ou en « couque ».

Pas possible de joindre plus de discernement à plus de finesse. Le député Bovesse, rencontrant le sénateur dans les couloirs du Parlement, a secoué vigoureusement la main du folkloriste et l'a chaudement félicité ; le sénateur a paru très sensible à ces compliments.

M. Remouchamps a exhibé alors quelques lettres reçues en réponse à son questionnaire et qui m'ont été communiquées, notamment de M. V. Lizin de Mohiville, qui écrit :

Dans la région de Ciney, on appelait stron d'bourrique une boule de sucre, noire, faite au moyen de cassonade cuite avec un peu de miel et de beurre.

M. le D Guelliot, lui, déclare qu'en Champagne une pâtisserie traditionnelle est aussi dénommée crotte d'âne.

De son côté, l'érudit M. Karl Bauer, de Darmstadt, a fait parvenir son livre Gebäckbezeichnungen im Gallo-Romanischen où il est révélé (ces Allemands fourrent leur nez partout) que, dans le Berry, la crotte, qui ressemble fort au pet de nonne, s'appelle crotte de masques. Enfin, un dévoué correspondant, M. l'abbé Hottelet, curé de Boneffe, a fait savoir au sénateur :

Les petits en raffolent et les grands aussi.

Les strons d'saint Nicolès et les crottes di baudè sont des espèces de craquelins, croquant sous la dent et fondant lentement dans la bouche qu'ils parfument — le croirait-on ? — d'une fine odeur de blanche farine et de beurre frais.

Toutes les ménagères ne réussissent pas les crottes de baudet, mais il en est qui excellent à les faire et sont, de ce chef, renommées dans le pays.

Je reproduis tout cela pour vous montrer combien est attachante la moindre question folklorique, combien diverse elle apparaît quand on l'examine sous ses différents angles et comment elle arrive à se détacher nettement sur le plan scientifique.

Vraiment ce n'est pas sans émotion que l'on pense à tout le traditionalisme que récèle en ses flancs une simple crotte, un simple bonbon populaire ! Que d'enfants, aujourd'hui hommes forts, ou même déjà couchés depuis longtemps dans le champ du

dernier repos, se sont délectés à le déguster, ce bonbon ! Il nous est resté, à travers les âges, tel que nos grand'mères l'ont connu — et c'est tout un passé de bonne gourmandise le rappel sacré des saines joies familiales qui surgissent à son évocation !

***

J'ai tenu à faire à mon tour une enquête à Mons.

D'abord je me suis souvenu que tous les ropieurs allaient, dans mon enfance — et je n'étais pas le dernier — acheter ces sortes de bonbons chez M Degand, rue d'Havré. Le ropieur entrait dans la boutique et demandait d'une voix délibérée :

— Une mastoque de crottes de baudet.

— Je ne vends pas de ce que vous dites-là, s'exclamait invariablement Madame Degand ; quand on est un enfant bien élevé, on demande des noisettes de Malines.

Le ropieur répondait non moins invariablement :

— Je me fous pas mal que ça s'appelle des noisettes de Malines, pourvu que ce soient des crottes de baudet.

Et M Degand, ayant poussé un soupir et levé les yeux au ciel, servait les bonbons et encaissait la mastoque. Après quoi, quand le ropieur passait la porte, elle lui criait :

— Sale gamin !

J'ai questionné ensuite, avec un soin particulier, nos plus vieilles marchandes de bonbons.

Chez Cayaux, rue Samson (spécialité de bablutes), on vendait autrefois des crottes parfumées à l'anis, mais l'anis avait fini par empester tellement la maison de son odeur lourde et pénétrante, que la boutiquière était obligée de se réfugier plusieurs fois par jour aux cabinets — extrémité vraiment regrettable !

Chez Sophie, rue de la Raquette (spécialité de limaçons) l'industrialisation de la confiserie a supprimé les produits fabriqués dans la maison.

M Degand, déjà citée, est entrée dans sa fureur coutumière quand j'ai dit le mot. J'ai eu beau invoquer le folklore et lui expliquer que je désirais d'elle une contribution presque scientifique, elle m'a répondu « noisettes de Malines » et ajouté que les baudets n'avaient rien à voir là-dedans.

Chez Sussule, rue de Dinant, je n'ai trouvé, étalées sur une petite table devant la maison, que des tablettes de sirop — mais celles-ci d'une facture bien locale : sucre de mélasse coulé dans un moule fait d'une carte à jouer usagée, dont les bords sont pliés à angle droit sur une hauteur de 4 à 5 millimètres. Pour tout dire, c'est assez malpropre et je me suis demandé comment j'avais pu manger ça quand j'allais à l'école !

Il y a là, d'ailleurs, matière à une enquête nouvelle qui, partie de Mons, peut rayonner sur toute la Wallonie. Et je songe à formuler un questionnaire dont j'ai déjà les grandes lignes : « Étudier en premier lieu la composition du sirop des tablettes :
xxx» 1) jusqu'à l'invention des cartes à jouer ;
xxx» 2) depuis l'invention du sucre de betteraves ;
xxx» 3) depuis l'apparition de la saccharine.

xxx» En second lieu, étudier l'influence des tablettes sur les maladies du jeune âge. »

Cette enquête démontrera, une fois de plus, qu'une collaboration à l'œuvre folklorique sert utilement la cause de l'hygiène populaire et peut contribuer — qui sait ? peut-être dans une large mesure — à la diminution de la mortalité infantile.

***

Et, puisque je suis sur le chapitre de l'hygiène, qu'on me permette d'ajouter quelques mots : en observant les écoliers qui achalandent les petites boutiques de sucreries, j'ai fait hier, une constatation quelque peu inquiétante. J'ai vu, de mes yeux vu, un enfant entrer dans la boutique, choisir une crotte et s'en aller ; arrivé dans la rue,

De cette crotte il tond la largeur de sa langue… ;

après quelques sucées et ressucées, il rentre dans la boutique et demande à changer. La Mère-Crotte, qui désire rester bien avec sa jeune clientèle, n'y voit aucun inconvénient : le petit proutte remet son sucre et en prend un autre…

C'est là, disons-le froidement, une pratique regrettable : que d'affections, buccales et autres, n'ont pas dû être contractées de cette façon ?

Le 22 décembre… — Afin de montrer à Liége tout l'intérêt que Mons porte à la confiserie folklorique, j'ai fait un petit travail dont je suis assez satisfait : parallèlement aux crottes proprement dites, j'ai étudié ce qu'on appelle chez nous les « sussucs » ou aussi les « sucs ». Ce sont de petits bonbons populaires dont le

prix ne dépasse généralement pas deux centimes et dans lesquels le sucre, la gomme et le « jus » entrent comme éléments. J'ai pu, comme on le voit, illustrer d'un léger aperçu graphique mon exposé.

Le sussuc affecte les formes les plus diverses ! il est un et innombrable : caméléon pour la couleur, Protée pour la forme ! Les créateurs, toujours anonymes, sont à l'affût de l'actualité, comme le revuiste. On remarquera, dans le tableau en annexe, deux sussucs qui ont trait aux fêtes anniversaires de notre glorieuse indépendance ; ce sont les n I et V. Le n° I comporte un boy-scout de sucre, cartouchière en bandoulière, raidi dans l'immobilité militaire et portant, sur la tête, comme une

coiffure héroïque, un petit drapeau de papier ; ce drapeau est tricolore et porte les physionomies augustes et partout familières de nos Souverains. Le n° V figure un combattant de 1830, vieux soldat à la moustache tombante, équipé en cosaque de la Meuse ; il n'est pas défendu d'y voir un ancien soldat de Napoléon qui, mis à la retraite après la chute de l'Empereur, aurait repris les armes lorsque Bruxelles, un beau matin d'août, fit surgir des barricades du pavé de ses rues, enferma les Hollandais dans le Parc et finalement les força de reprendre la route de Vilvorde dans une retraite éperdue où les coups de fusil du vainqueur s'accompagnaient de coups de pied au cul.

L'Impératrice d'Allemagne a passé, il y a trois mois, une revue en tenue de colonelle, le sussuc l'a prise sur le vif ! la voilà (n° IV) avec son casque et ses culottes de cheval !

La guerre russo-japonaise a mis aux prises deux puissants peuples ? Voici l'anonyme confiseur folklorique imaginant aussi-

tôt un composé de jus de réglisse et de sucre (n° II) : le « jus » servira à la confection de la tresse, car, comme l'a fort bien fait observer Alfred Mabille, pour le peuple, Chinois et Japonais c'est la même chose et il n'y a pas de chinois sans queue !

Notre tableau didactique se complète par une berce (n° III) particulièrement recherchée par les petites filles, par deux « bijoux modern styl » (n VIII et IX), par un joueur d'orgue (n° VI) dont l'aspect souffreteux et résigné est adroitement saisi par l'artiste et par un pot de fleurs, à la fois fruste et coquet.

Le 10 janvier… — Ainsi que je l'avais prévu, le Salon de Folklore s'annonce comme un événement. Les vieilles familles, riches ou pauvres, ont vidé leurs fonds de grenier. Tante Lalie, qui, depuis des années, n'était plus montée dans les combles de son immeuble, a été ahurie des agobies qu'elle y a retrouvées, notamment deux châles des Indes à peine touchés par les mites et une délicieuse petite ombrelle second empire, en ivoire et en dentelle, qu'elle a donnée à Valentine, sans compter des tabourets de piano en plein acajou, des chaises démoulquinées, des gravures anciennes, des courtepointes et des vieux plats à « pain crotté. »

Ces découvertes ont donné le branle et la grande salle des Saquiaux, où est installé le dépôt provisoire, est déjà trop petite pour contenir ce qui y est envoyé. Comme toujours, la farce s'en est mêlée : le nombre de vieux pots de nuit et de seringues est considérable. Évidemment, il faudra faire un triage.

L'un des plus enragés folkloristes, c'est Urbain Hégry : toutes ces vieilleries le rajeunissent ; il passe ses journées à faire des démarches pour enrichir nos collections. C'est à ce point que j'ai cru

devoir lui faire une visite de remerciements. Je l'ai trouvé amer et grognon, jugeant avec sévérité les gens et les choses.

Il m'a offert un Clos du Roy 1869 de derrière les fagots, puis ayant flairé son verre posément en fermant les yeux, il en a bu une gorgée, a fait claquer sa langue et dit : « C'est un ami ! » Alors, ayant allumé une pipe de tabac d'Obourg de la même année que le vin qu'il buvait, il m'a tenu des propos désobligeants pour nos concitoyens :

— On a dit que le Belge est un animal qui se plaint ; on pourrait dire que le Montois est un animal qui se débine. Depuis que Mons est Mons, il en est ainsi et il en sera vraisemblablement ainsi jusqu'à la consommation des siècles. Ce qu'on devrait pouvoir exposer dans votre salon folklorique, mon cher commandant, ce sont les médisances, les potins, les propos désobligeants qui s'entendent depuis des centaines d'années, sur la Grand-Place, le dimanche, à la sortie de la messe en musique de Ste-Waudru ; il y a des jours où il semble que des mouches empoisonnées volent en l'air et que, en marchant, on en écrase d'autres sur le pavé…

***

J'avais communiqué les épreuves de mon enquête sur les crottes de baudet et mon travail sur le sussucs à M. le Sénateur Remouchamps, président du Folklore wallon liégeois. M. le Sénateur Remouchamps vient de me faire savoir qu'aussitôt après la lecture de ces pages, il a décidé de me proposer à la première séance de son cercle folklorique, pour une médaille d'argent, un diplôme d'honneur et un pot en grès.

Le 11 février… — Nous avons à Mons des personnalités qui, de même que le bourgeois gentilhomme faisait de la prose sans s'en douter, ont fait du folklore avant de connaître le mot : tel notre secrétaire communal Gaston Talaupe, déjà souvent cité dans ce journal.

Talaupe a fixé ne varietur, dès 1914, le cérémonial et le protocole des fêtes populaires de la ducasse. Documenté par les écrits du vieux Batisse Moreau, il a publié, en une brochure définitive, devenue tout de suite rarissime : « La Vrée réegue du Combat dit Lumeçon ». Les détails de l'habillement des chinchins, des hommes sauvages, des diables, des pompiers, l'équipement de St-Georges et le harnachement de son cheval, la marche et la composition du cortège qui quitte les St-Germain pour descendre sur la place par la rue des Clercs, lorsque le Car d'Or, enlevé par ses quatres chevaux pommelés, a remonté la rampe Ste-Waudru et qu'on l'a rentré, pour un an, dans l'église, aux sons du Doudou joué par l'orgue — tout cela est arrêté avec une définitive minutie dans le règlement de Talaupe.

On ne peut rien faire à Mons sans susciter la raillerie. La vraie réegue du combat dit Lumeçon, a incité l'imitation des farceurs anonymes, dépités de son succès. Ils ont élaboré un règlement pour d'autres coutumes montoises, dont la mise en scène est sujette à des variantes de paroisse à paroisse. C'est ainsi qu'ils ont voulu codifier, sous une forme badine, — qu'ils disent — l'ordonnance de la Marche du lapin de St-Antoine, populaire, depuis le moyen âge, dans notre bonne ville, avec son tambour et ses crosseurs. Voilà des extraits de leur factum :

I. — Pour participer à une Marche de St. Antoine, il est nécessaire que le crosseur ait des pieds et qu'il marche avec.

II. — On appelle pied cette partie du corps du crosseur qui est emmanchée à la jambe par l'extrémité inférieure de celle-ci. Il s'épanouit en doigts (on les appelle même des doigts de pied).

III. — Les pieds du crosseur sont au nombre de deux. Pour marcher dans un cortège de St. Antoine, on se sert des pieds en appuyant alternativement chacun d'eux à plat sur le sol, le pied gauche d'abord (sur le premier temps du tambour), bientôt suivi de celui qui reste (sur le second temps du tambour).

Il est expressément recommandé de ne les poser qu'alternativement ; cela facilite singulièrement l'opération ; en effet, si l'on pressait le sol simultanément avec les deux pieds au moment où s'entend le commandement « En avant, marche ! », on ne pourrait que rester en place, ce qui serait contraire au déroulement folklorique de la cérémonie.

Il y en a comme ça plein deux pages.

C'est malin…

Quand il n'y aura plus d'esprit à Paris, c'est à Mons que les Parisiens viendront le chercher…

Le I mars… — Je vous ai déjà dit qu'il y a des matins où, en me levant, je sens avec force qu'un événement important se prépare pour la journée. Hier matin, pendant qu'assis sur le lit, une jambe par terre, je m'apprêtais à enfiler mes chaussettes, je sentis brusquement le coup, le fameux coup du pressentiment.

— Valentine, m'écriai-je, tu peux chanter comme dans Miss Helyett : « Il va se passer quelque chose. »

Valentine me regarda en riant :

— Je vais le chanter, dit-elle.

L'ayant chanté, elle m'embrassa.

— Quelque chose dans quel genre ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, je ne m'en doute pas : quelque chose ! nous en reparlerons ce soir. Cependant, c'est quelque chose d'heureux, parce que j'étais de bonne humeur quand j'ai senti le choc.

Mais il faut que je conte ça par le commencement.

D'abord, vous saurez que, tous les dimanches, Aimé Bouton fait du bouillon : un bon morceau de bœuf à la grosse tête ou à la petite cuisse, un céleri, un poireau, quelques oignons blancs, deux carottes et deux petits navets, le tout apporté bien frais par le fourboutier ; ajoutez sel et poivre et faites cuire à petit feu toute une matinée. Dès 9 heures, le parfum subtil du bouillon gagne toute la maison à travers les nappes d'odeurs de tabac : on flaire la campagne à cause des légumes et l'on imagine les belles vaches rousses meuglant dans les prés avec de l'herbe jusqu'au ventre. Aimé Bouton tourne autour de la marmite comme une poule autour de ses poussins, toujours en foufiette pour écumer le pot. Les gens qu'il sert dans la boutique ne manquent jamais de dire :

— Ah ! Monsieur Bouton… comme ça sent toujours bon chez vous, le dimanche… on en prend avec son nez autant qu'avec une pelle…

Je passais, vers midi, devant la boutique, quand l'odeur m'attira ; j'entrai pour acheter des cigares.

— Bon temps pour les pénassiers, mon commandant… rien d'autre à votre service ?

— Bien aimable… merci, Bouton… À propos, vous n'avez pas quelqu'objet ancien pour notre salon de Folklore ?

— Je regarderai dans mes calbottes, commandant.

— Dans vos quoi ?

— Dans mes calbottes…

— Qu'est-ce que c'est, une calbotte ?

— C'est ça, mon commandant.

Et il me montra, sous son comptoir, une caisse en bois que fermait un couvercle de pupitre.

— Une calbotte ? qui est-ce qui vous a appris ce mot-là ?

— Celui qui m'a appris pantoufle et drap de lit, mon commandant : c'est un mot que j'ai toujours entendu.

— Eh bien ! moi, je ne le connaissais pas !

J'étais content comme un collectionneur trouvant une pièce rare chez un petit antiquaire.

L'après-midi, à la séance du Cayaux-Club, j'ai présenté le mot ; j'aurais voulu le faire sur un plateau d'argent : figurez-vous que personne ne le connaissait ! Je déclarai que j'allais demander à la direction du Musée de la Vie Wallonne, à Liége, si le mot était usité dans le dialecte mosan.

— Ça m'étonnerait, dit Myen. J'ai été en apprentissage, il y a quarante ans, à Flémalle-Grande et je n'ai jamais entendu parler

de calbotte. Un coffre à couvercle incliné, ça s'appelait un rikicasse.

On lui fit répéter : personne ne connaissait ce mot-là non plus.

— Ça m'étonne… dit Myen.

— Eh bien ! moi, dit tout à coup Thomassin, le mot me revient : oui, oui, un rikicasse ; mais on disait plutôt un artaflaire : informez-vous aussi à Liége, Commandant !

J'allais noter le mot comme j'avais déjà noté les deux autres, quand ils se mirent tous à rire comme des imbéciles.

Je me sentis monter comme une soupe au lait.

— Sacré nom de Dieu ! criai-je en tapant sur la table, est-ce que vous avez bientôt fini de vous f… de moi ? Est-ce que vous croyez que nous sommes ici pour nous amuser ?

— Oui, dit fermement Myen.

Et tous les autres d'acquiescer…

— Et si je vous flanquais ma démission de président ?

— Vous ne nous la flanquerez pas, commandant.

— Vous en êtes sûr ?

— Très sûr.

— Parce que…

— Parce que, si ça devait arriver, nous ne voterions pas pour vous aux prochaines élections à la Chambre.

Je les regardai tous avec des yeux ronds…

— Comment ? quoi ?

C'est le secret de Polichinelle, déclara Maurice Carez.

— Alors, vous… vous… ?

— Mais certainement, Commandant, dit Myen, certainement : nous… nous… ! certainement : nous voterions pour vous ! Tout un chacun commence à en avoir assez de la balançoire des cléricaux et libéraux : il n'y a rien de plus bête au monde que de donner sa voix à un imblavé parce qu'il est libéral et de la refuser à un bon cousse parce qu'il est catholique — et réciproquement. Présentez-vous sur une liste séparée, Commandant, présentez-vous comme candidat du folklore et vous verrez ce qui arrivera !

— Bien parlé ! acquiesça l'Assemblée.

Il tapa sur sa poitrine, vida sa pinte de saison et reprit avec force :

— Moi, que ce soit pour voter ou pour pisser, je veux faire comme je l'entends : on s'est battu en 1830 pour la liberté et on a gagné ! J'en ai plein le dos de voter pour les Marie-Cafouille du Cercle catholique ou de l'Association libérale :

Et il chanta ce couplet d'une de ses chansons, sur l'air de la Faridondaine !

J'pins' qué si, in temps d'élection,
Dins ein sac à cornette,
On intassoit, à caups d'baton,
Lés candidats pa l'tiète,
L'prumier sortant s'roit ein capon,

La faridondaine, la faridondon,
Qui soie dé n'import' quée parti, Biribi !
À la façon dé Barbari,
Mon ami !

On reprit le refrain en chœur ; puis Myen exposa, en son langage imagé, que les Associations et les Cercles, c'est comme les maisons où, par la fenêtre, on vous fait signe d'entrer : des vrais mauvais lieux, des lieux-panars, pour s'exprimer honnêtement. Et proute pour les fainéants, bons à tout faire, qui, une fois nommés, ne vous connaissent même plus ! À bas la politique ! Rote, vieille arote ! Et vive le Commandant ; vive le député Gédéon Gardedieu !

— Un ban ! cria Thomassin.

Le ban exécuté sans conscrit, Myen conclut :

— Oui, oui, j'en ai soupé de tous ces tafiards-là qui prennent le trou de leur nez pour un beau monument ! Je veux avoir comme député un vrai Montois comme moi, un qui comprendra mes goûts, un qui ne me répondra pas loi scolaire, trou des chiens, paille humide de Vatican et arrogance sacerdotale quand je lui parlerai de la rue de la Grande-Triperie ou Notre-Dame-de-Bon-Air. La R. P. et le quorum, je m'en fous : ce qu'il me faut, c'est qu'il y ait à la Ducasse, du savon pour graisser les… ailes du Dragon !

Tout le monde approuva ; ils me bistoquèrent préventivement jusqu'à 10 heures du soir ; mais — la plus belle pomme a son ver — quand Thomassin déposa le texte d'un ordre du jour par lequel le Cayaux-Club s'engageait à voter pour moi, il y eut des réserves, légitimes peut-être, car plusieurs membres du Cercle occupent

des fonctions publiques ne leur permettant pas de forfaire à leurs opinions politiques affichées.

Je n'en ai pas moins foi, maintenant, dans mes destinées. À l'aube d'un règne orienté vers les arts, il y a place à la Chambre pour un représentant de l'art populaire.

Quand, rentré chez moi, j'ai raconté à Valentine la séance dont je sortais, elle m'a sauté au cou.

Et la soirée fut digne d'une journée commencée sur un si aimable pressentiment.

***

Tous ceux qui, à Mons, s'occupent de politique sont abasourdis par ma candidature ; ils s'agitent, pérorent et se démènent ; la ville est sens dessus dessous.

Le vieux Hégry en rit de tout son cœur : le coup de pied dans le tertre à fourmis ! Il jure qu'il votera pour moi, car, dit-il, la seule politique acceptable consiste à ne pas faire de politique. Au café de M Angot, au coin de la Place et de la rue de Nimy, il fait, tous les soirs, de la propagande pour moi, avec une ardeur dont on ne le croirait plus capable.

Quant à Tante Lalie, elle est alarmée de ce qu'elle appelle une escaudrie.

— Qu'est-ce que vous allez encore entreprendre là, emm' fieu ? Ce n'est pas encore assez du Cayaux-Club, du Forkrore (elle n'a jamais pu dire autrement) et des Chasseurs-éclaireurs ? Vous jouez à la balle avec votre santé et vous devriez penser à votre femme ! Roum-doudoum, Gédéon, roumdoudoum !

Roumdoudoum, c'est le Mane, Thecel, Pharès de la bonne Tante Lalie.

Les étudiants de l'école des mines ont tenu un meeting où l'on s'est copieusement engueulé.

L'Organe de Mons fulmine contre les « émasculés de la politique », et en oublie d'embêter les artistes du théâtre ; la Gazette de Mons attend que les journaux de Bruxelles parlent de l'affaire pour leur emprunter une opinion et de la copie. Le Journal de Mons est dans l'expectative. Mons-Journal, journal « tri-hebdomadaire », rédigé par quelques jeunes avocats qui ont de l'esprit et de l'indépendance, fait des gorges chaudes de la déconvenue des politiciens de carrière et de l'ahurissement des vieilles barbes électorales.

Le Hainaut dit des paroles fortes et définitives, mais comme c'est en latin, ça leur enlève beaucoup de leur portée sur les masses.

Des fonctionnaires et des officiers qui, depuis qu'ils sont en âge d'homme, se sont embrigadés dans l'un ou dans l'autre parti et en seront les prisonniers jusqu'à leur mort, m'ont fait de vifs reproches : ma candidature fera perdre des voix aux catholiques comme aux libéraux, quelque minime que soit le nombre de voix que j'obtiendrai si bien que, en fin de compte, j'aurai mécontenté tout le monde en me faisant beaucoup de tort à moi-même.

Nous verrons bien.

Et puis, moi, payer à boire à l'électeur et vider des chopes sont deux choses qui ne me font pas peur.

***

Le vieux Hégry a dit hier, chez M Angot : « L'entrée à la Chambre du Commandant Gardedieu réjouira bien des gens. Il sera le digne représentant de ces cinq ou six mille Montois en qui s'incarnent la jovialité un peu triviale, les instincts comiques et bavards, la goguenardise et l'obstiné bon sens de la Wallonie picarde. Mons est, il ne faut pas l'oublier, une forteresse avancée : du haut des glacis du Château, on pourrait apercevoir la ligne de démarcation d'avec les pays de langue flamande, si cette ligne était autre chose qu'un tracé idéal ; or, il est toujours bon d'avoir l'œil sur ses frontières : il n'est pas inutile qu'un homme comme le commandant soit au poste d'observation. »

Voilà un langage militaire dont, je l'avoue, je suis fier !...

Le 20 mars. — Je puis le dire : nos efforts ont abouti ! Nous sommes parvenus à réunir une magnifique collection : de quoi faire trois musées ! On y voit pêle-mêle des médailles et drapeaux de sociétés ; des bétièmes avec leurs boulhommes, leurs décors et leurs accessoires ; une relique de Ste-Anne ; des bonnets d'âne ; une attrape à souris Régence ; des croisettes ; une pierre à rasoir ; des vieux outils ; des vieux coffres ; un compas de maçon ; des vieilles chaises ; des pistolets ; des vieux passets ; une ragalette d'Arlequin ; des herbes sèches pour tisanes ; des barres à cannettes ; un moutardier ; des berces ; des enseignes ; des formes à boulets ; un tire-bottes ; des crabots à-z-allumettes ; une crosse en vermeil ; des vieux Bon Dieu ; des mouchettes ; des croque-sucs ; une table de nuit Henri IV ; une arbalète ; des vieux coquemars, un insigne du Cayaux-Club, une paire de pantoufles Directoire ; des fers à gaufres ; des sucriers ; le premier numéro du Ropieur ; des payelles à rètons ; un collier en argent ; des ronds de cougnolles ; un ophicléide ; un signal de lépreux ; des

vieux chapeaux ; un bénitier ; des têtes à bonnet ; des cure-dents Louis-Philippe ; deux parapluies à tête de singe ; de vieux harmonicas ; un plan du Waux-Hall ; des quéniques ; un St-Eloi encadré ; des halbuttes ; un châle des Indes dit châle de zinc ; un gant de fer de Baudouin de Constantinople ; deux gilets Louis XV ; une épaulette ; deux plats à barbe ; un cordon de sonnette ; un shako de route de colonel de la garde-civique (1835) ; une image de Ste-Waudru, etc. etc.

La veille de l'ouverture, un colis arriva qui contenait… je vous le donne en mille… deux douzaines de couvercles de commodité ! Il y en avait des ronds et des hexagonaux ; l'un était étiqueté « genre artiste » : un œil était peint au verso ; un autre était sculpté et portait au centre un bouton de cuivre ; il y en avait un rustique, fruste et solide qui sentait, entre autres choses, la campagne ; il y en avait un coquet, presque spirituel, avec ces mots en exergue : « Bien faire et laisser dire ! » ; un élégant, en bois de rose, « pour la noblesse ». Un autre encore était sévère, de lignes classiques, à usage, sans doute, des magistrats ; un autre était large et pudique, avec une croix latine : une fiche disait qu'il provenait du petit-endroit des dames du chapitre de Ste-Waudru ; un autre encore (XVIII siècle) aux vieilles planchettes mal assemblées, se démoulquinait ; un autre enfin, en bois tendre et léger, avait appartenu à un siège d'enfant…

J'ai assemblé dare-dare la Commission — la grande Commission, n'a pas manqué de dire Dausias — pour décider si on réserverait un rayon spécial à cet envoi imprévu. Comme on délibérait, un nouveau commissionnaire a apporté une collection de bocaux dans lesquels baignaient de gélatineux et blanchâtres rubans, avec le lieu de leur naissance et la date de leur apparition

sur ce globe terraqué : des vers solitaires ! Toute la famille du donateur s'y était mise. Une étiquette collée sur la caisse d'envoi portait : « Très rare ; ensemble unique ! »

Cet envoi fixa la religion de la Commission : une fois de plus, la Couyonnade nous guettait ! On décida, à l'unanimité, de descendre à la cave bocaux et couvercles. Décision regrettable, j'ose le dire, pour ce qui concerne les couvercles : rien de ce qui est folklorique ne doit être étranger à un fervent du folklore, et c'eût été la première fois qu'une pareille collection eût été offerte aux méditations et commentaires des savants spécialisés dans la matière.

Mais j'avoue que le voisinage des vers solitaires eût été fâcheux…

3 avril. — Ce matin, inauguration de l'Exposition de Folklore.

Ce fut un beau jour. Ce fut un grand jour.

Quand, au milieu des acclamations, le prince Albert, délégué par son oncle auguste, notre souverain bien-aimé, monta les marches de pierre de la Salle St-Georges, j'étais là, en grande tenue, entouré de toute la commission, pour le recevoir — et mon cœur battait aux champs.

Le prince m'a serré la main. Il m'a dit, en espaçant ses mots pour que tout le monde entendît bien :

— Rien n'est plus digne d'éloges, Monsieur le Président, que le culte du passé. Je vous exprime toute ma satisfaction pour la réussite de l'œuvre que vous avez entreprise.

Il avait l'air un peu gêné. Moi aussi d'ailleurs.

Je ne trouvais rien à répondre. Il y eut un froid.

Mais Myen, qui a toujours une pièce à mettre au trou, intervint heureusement :

— Et Monsieur votre oncle va bien, Monseigneur ? demanda-t-il… Madame votre Tante également ?… Oui ?… Allons, tant mieux : quand on a la santé, on a tout… Si vous voulez nous faire l'honneur de venir voir : le prix d'entrée est de deux francs ; mais pour vous, Monseigneur, c'est gratuit.

Du coup, la glace était rompue et la visite commença le plus gaiement du monde.

Le prince s'arrêta justement devant les deux bottes de cure-dents Louis-Philippe.

— Qu'est ceci ? s'informa-t-il avec bienveillance…

. . . . . .

OÙ L'AUTEUR REPREND LA PAROLE.

Le journal manuscrit que nous avons trouvé rue des Blancs-Mouchons se termine ici. Sans doute, absorbé par sa campagne électorale, le candidat du folklore montois n'eut-il plus le loisir de le continuer.

Le folklore avait fait passer incontinent Gédéon grand homme. Ainsi va le monde : un individu considéré comme un homme de second plan et qui révèle son initiative en se faisant le champion d'une idée sympathique passe au premier plan sans coup férir. Des fabricants de boutons de corne sont parfois réputés géniaux simplement parce qu'ils ont réussi dans le bouton de

corne et tel fabricant de vermicelle est proclamé de première force parce qu'il a eu l'idée de donner à ses pâtes la forme d'une hirondelle, d'un cœur ou d'un chapeau boule.

Valentine ne s'y était pas trompée et le plus clair de ses calculs fut que son mari fut nommé député — député des crottes de baudet, ne manquèrent pas de dire les boutiquiers de la rue de la Clef et de la rue du Miroir — mais député tout de même, avec toute la considération qui s'attache encore quelquefois à ce titre.

Il fut nommé grâce à la loi d'apparentement que personne n'a jamais comprise en Belgique ou à l'étranger et dont son inventeur fut, dit-on, la première victime. Aux voix qu'il avait obtenues dans l'arrondissement de Mons, on ajouta les voix acquises par un candidat régionaliste du Périgord, (on attribuera à Gédéon la fraction dépassant le chiffre nécessaire à la formation du quotient électoral divisé par 3 et multiplié par 5) — plus encore les suffrages obtenus par un député traditionnaliste de la Vieille Castille qui, par l'intermédiaire de l'alcade de la localité, ollé ! offrit son excédent pour un cigarillos. On mit le tout dans un pot et, comme il manquait encore quelques suffrages, on adjoignit la voix d'Anseau, la grande voix des chênes et la voix de son maître ; on « touilla » avec un crayon à voter, après avoir versé dans le pot quelques gouttes de fleur d'oranger, chose nécessaire pour que le tout se marie bien. Quand ce fut fait, Gédéon Gardedieu était député !

Telle est du moins la version du Cayaux-Club ; mais la loi sur l'apparentement est tellement ahurissante que nous n'hésitons pas à accepter cette explication.

« Saint-Georches, avé ses bottes à cape jusqu'au d'zeur dé ses g'noux, esse maronne blanque in piau comme in générâle, esse casaque dé piau mis au jône canari, esse casse dé curassier in acier avé n'creinnière qué c'est n'queue d'quévau qui li pind jusqu'au milan d'esse dos eié co ein « cimier », in cuîfe avec, au d'bout, ein pompon comme enne pétite brouche comme pou feère leu barbe ; i doit avoir, pou l'combat, enne belle lance à quate pans, toute doreète, au d'bout d'ein long manche mis au roûche, éié ein grand bancal pour rimplacer s'lance si i viét à l'délacher d'ein caup d'queue ou bé si on viét à li rompe dins s'pougne comme on l'l'a souvint vu quand Saint Georches a n'bonne pougne.

El quévau, i vaut mieux qu'ça soye ein espèece dé qu'vau d'tourniquet pou qui tourne facilement sans trop s'presser eié surtoute i faut qu'il eûsse répété el veie à 7 heures, dins l'cour d'el Ville, au « Petit Lumeçon » pou n'mié qu'il eûsse el farce du sien qu'j'ai vu tomber réede mort in rintrant dins l'rond téelmint qu'il avoit ieu peur du Dragon qu'i n'avoit jamei vu. Su l'quévau, intré s'dos eié l'cu Saint Georches, i doit avoir ein p'tit « caparaçon » roûche avé n'belle bordure blanche eié n'selle avé des étriers pindants ; à part les guides d'habitude, i doit avoir des guides avé trois ribans roûche, jône et noir in coton, dé chaque côté.

El Dragon, qué c'est n'biètte terrîbe qué Coquelle féet in osière avé d'el toile tout à l'intour qu'on a mis des écaïes in couleur verte dessus, avé n'gueule prête à vos dézivorer, toute grande ouvrie eié qu'on r'met au rouche sang tous les ans ; avé n'queue qui n'in finit pus éié qui doit avoir tout du long des poïes dé crin attachés pa Wolfers avé des p'tits nœuds tricolores éié au d'bout enne

creinnière qué c'est avec comme el sienne du casse Saint Georches.

Et voici la « règle » pour les hommes sauvages :

Idoit avoir là les deux hommes sauvâches, deux hommes qué tu dirois qui n'ont jamée vi qu'dins les bos avéc leu costume tout in feuîes de rampruelle qué ça été longmint M Castériaux (

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Commandant_Gardedieu. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.